LA VIE
DE FRÉDÉRIC,
BARON DE TRENCK.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Voyez l'Avertiſſement, p. vij, au ſujet de cette ſeconde édition.

Digitized by Google

LA VIE
DE FREDÉRIC,
BARON DE TRENCK,
ÉCRITE PAR LUI-MÊME,
ET
TRADUITE DE L'ALLEMAND EN FRANÇOIS
PAR M. LE BARON DE B***.

Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.

PREMIERE PARTIE.

Seconde édition, revue & corrigée.

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE

A METZ,

Chez { C. LAMORT, Imprimeur-Libraire.
DEVILLY, Libraire.

Et à PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

AVEC APPROBAT. ET PRIVIL. 1788.

Digitized by Google

A MONSIEUR

LE BARON DE TRENCK,

De la part du Traducteur.

DAIGNEZ, Monsieur, recevoir avec indulgence la traduction de votre propre vie, que j'ai l'honneur de vous offrir.

Si l'intérêt qu'une nation sensible & généreuse va bientôt prendre à vos malheurs, peut y apporter quelque adoucissement, je me saurai bien gré de les avoir fait connoître. Après avoir tant souffert de l'injustice des hommes, vous trouverez peut-être doux d'en être aimé. Je dis aimé; car la pitié ne peut pas naître sans inspirer, en faveur de celui qui souffre,

Digitized by Google

le plus vif intérêt. Or, qui plus que vous a jamais eu droit d'y prétendre? Vous pouvez donc, Monsieur, compter tous vos lecteurs au nombre de vos amis, & à plus forte raison celui qui a eu l'honneur de vous traduire.

Veuillez bien, à ce titre, agréer l'assurance des sentimens de respect & d'attachement avec lesquels je serai jusqu'à la mort,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

*B****

AVERTISSEMENT.

ON croit devoir prévenir le public qu'on a ſupprimé, dans cette traduction, tout ce qui étoit relatif aux procédures que Monſieur le Baron de Trenck a eues à ſoutenir contre les perſonnes qui ſe ſont emparées de ſes biens. La plupart d'entre elles ayant été depuis, ou deſtituées de leur place, ou renfermées dans des maiſons de force, on ſent aſſez de quel côté étoit le bon droit, & que le Baron de Trenck a été la victime de ſa cruelle deſtinée. Le détail de ces procédures, utiles en Allemagne, afin d'établir la juſtice des prétentions de l'auteur, interrompoit ſouvent le fil des événemens, & auroit été peu curieux pour des lecteurs

Digitized by Google

François, qui ignorent les loix & les uſages de la Hongrie & de la Tranſilvanie.

Le traducteur a enfin uſé de la même liberté à l'égard d'autres détails qui n'étoient pas dans nos mœurs. On peut au reſte aſſurer que les principaux événemens de la vie de cet illuſtre malheureux ſont fidellement rapportés ici, & que les retranchemens qui y ont été faits étoient indiſpenſables pour que cet ouvrage ſingulier fût lu avec intérêt dans notre langue.

Digitized by Google

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU GÉNIE DE FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE,

DANS LES CHAMPS ÉLISÉES.

SIRE,

CE livre ſingulier, écrit pour les habitans de la terre, ne devoit paroître dans ce monde qu'après ma mort, c'eſt-à-dire, dans un tems où l'écrivain n'auroit rien plus à craindre, & où la vérité pouvoit ſe dire impunément. Mais je vis trop long-tems; & s'il ne reſtoit plus de témoins de mes in-

maux, il ſoit peut-être impoſſible à aucun Monarque de la terre de me faire encore connoître le bonheur, je ſens cependant qu'il m'eſt doux de pouvoir raconter ici, ſans crainte d'être contredit, les différens événemens de ma vie, & avec quelle cruauté, ſans l'avoir jamais mérité, le grand Frédéric en a agi avec moi, avec l'infortuné Trenck. Je me préſente donc hardiment, & avec fierté, devant le tribunal auguſte du public, pour lequel Votre Majeſté a tant fait, & j'attends de lui ma ſentence, quand tous les deux nous ſerons effacés du rang des vivans. Celui qui rédigera notre hiſtoire, ne devra cependant pas l'écrire ni à Magdebourg ni à Spandau, mais à Londres ou à Philadelphie, & elle ne paroîtra pas avec un privilege de Berlin ou de Vienne, mais avec celui de la juſtice éternelle & de l'inaltérable vérité.

Il eſt des choſes que je ne révélerai point de mon vivant, quoique mes héritiers les apprendront après ma mort. On m'a juſqu'à préſent forcé au ſilence, mais on ne m'y a pas engagé par une ſatisfaction légitime,

Digitized by Google

qui ſeule pouvoit me faire oublier l'offenſe ; & , puiſqu'il n'y a plus rien à eſpérer pour moi, la crainte ne m'arrêtera pas ; c'eſt une foibleſſe que j'ai toujours appris à mépriſer à l'école de Votre Majeſté, & que, durant toute ma vie, je n'ai jamais connue que de nom. C'eſt donc par amour pour mes huit enfans, que ma malheureuſe deſtinée a dépouillé de tous les biens que j'avois en Pruſſe & en Hongrie, que je vais écrire cette hiſtoire, afin qu'on ne puiſſe pas leur reprocher que leur pere étoit un vil coupable, qui a mérité, par des crimes, les chaînes qu'il a portées.

Non, SIRE, je n'ai jamais été coupable ; & malgré toute votre puiſſance, vos cachots, vos chaînes, les trahiſons dont on a uſé envers moi, vous n'avez pu ni affoiblir ma vertu, ni m'ôter l'honneur, le courage & les connoiſſances, avec leſquels j'ai trouvé de la fermeté dans les malheurs, de la diſſipation dans la plus obſcure des priſons, des armes contre la puiſſance deſpotique des Princes, & du mépris pour l'abus qu'ils en font.

Digitized by Google

Peut-être lira-t-on encore ce livre avec reſpect & attendriſſement, quand la poſtérité ne parlera plus des batailles & des ſieges de Siléſie, que comme nous parlons aujourd'hui des batailles d'Arbelle, de Cannes & de Marathon.

Je n'avois point, SIRE, d'armée pour ſoutenir mes droits; Votre Majeſté ſait aſſez que j'aurois peut-être ſu la conduire. Et pour demander grace, lorſqu'on me devoit juſtice, j'étois trop fier, mon cœur trop élevé.

Quand bien même cette grandeur d'ame auroit pu être regardée, chez le Mogol ou le Sophi de Perſe, pour une offenſe qui mériteroit d'être punie, ſous le regne de Frédéric, elle méritoit ſans doute d'être récompenſée, & devoit exciter l'admiration. Ni l'un ni l'autre ne ſont arrivés: & l'on aura de la peine à croire qu'une indigne tromperie a pu abuſer, pendant quarante-deux ans, le plus ſage des Rois, & le porter aux excès les plus terribles contre un innocent, à moins qu'on aime mieux penſer que les Rois ne ſe trompent jamais, & ne peuvent jamais l'être.

Toute eſpérance, au reſte, s'évanouit pour

moi, auſſi-tôt que j'eus appris que, par raiſon d'Etat, on me cherchoit dans toute l'Europe ; qu'on étoit très-inquiet de mes actions, & qu'on croyoit non-ſeulement que je pouvois nuire, mais que je voulois le faire par les moyens les plus affreux & les plus infâmes.

Cette énigme contient peut-être la clef de tous mes malheurs. Combien peu cependant Votre Majeſté connoiſſoit-elle mon cœur ! Je vous aimois encore, SIRE, même au fond de ma priſon, comme le protecteur de toutes les connoiſſances humaines ; je vous honorois comme un pere, un bienfaiteur qui avoit cherché à faire de moi un bon citoyen ; je vous dois enfin un grand nombre de lumieres qui ont ſervi à me rendre plus ſage. Et je deſirerois actuellement avoir, au-delà du tombeau, une converſation avec vous, pour vous prouver que vous avez méconnu un de vos meilleurs ſujets. Sur la terre ce ſouhait eſt inutile ; mais bientôt ſans doute il ſe réaliſera : & alors, tous les deux dans un lieu où les ſeuls Tites, les Trajans, les Aureles, Socrate, Marcellin & Béliſaire, les bons Rois, les vrais ſages & les vrais mar-

Digitized by Google

tyrs de la vertu ſont reçus ; nous rirons enſemble des projets & des folies des hommes.

Si toutefois l'on pouvoit ſuppoſer qu'un éternel néant nous attendît au ſortir de cette vie, alors Votre Majeſté auroit trop fait, & moi trop ſouffert, pour mériter la vaine gloire d'une brillante renommée, dont on ne jouit jamais qu'en imagination, & qui, dans le fait, n'a aucune réalité. Elle reſſemble aux couleurs qu'on recueille des fleurs, qui brillent encore après que la tige en eſt flétrie.

J'ai donc droit, après d'auſſi cruelles ſouffrances, de recueillir au moins ma part de la foible gloire qui y eſt attachée ; & je veux montrer, avant de ſortir de la vie, que, ſur cette même terre, où le grand Frédéric étoit Roi, & moi ſon malheureux ſujet, on s'eſt mépris en me traitant comme un vil malfaiteur ; que j'ai toujours conſervé pour lui la fidélité la plus inviolable, & que je méritois de jouer, ſous ſon regne, un autre rôle que celui auquel on m'a dévoué. C'eſt le ſeul objet que je me ſois propoſé dans ce

Digitized by Google

livre, & la ſeule conſolation que j'eſpere dans mes malheurs.

Tandis que je ris de la fauſſeté humaine, & que je démontre en tous points la vérité de ce que j'avance, la pratique de cette premiere des vertus devient mon unique récompenſe ; deux grands Monarques ſe ſont partagé mes biens avant que je fuſſe mort, & avant que je les euſſe laiſſés, par un teſtament, à leur fiſc, ſans qu'il reſte la moindre eſpérance à mes enfans de pouvoir jamais y rentrer, ni de trouver Avocats ou Juges qui oſent faire valoir leurs droits contre un détenteur qui peut paroître à l'audience avec une armée de trois cens mille hommes.

Je ne cacherai point dans ce livre mes fautes ; j'étois un mortel, j'ai pu en commettre : mais des crimes, SIRE, j'en étois exempt. Les témoins dont je m'appuie vivent encore ; &, quoique Votre Majeſté m'ait pourſuivi dans tous les coins de la terre où je cherchois à fuir, quoiqu'elle ait étrangement abuſé avec moi de ſa puiſſance, je n'ai cependant jamais changé de ſentimens à ſon égard, malgré

Digitized by Google

gré tout ce que peut un homme de mon caractere, réduit au déſeſpoir, quand une fois il eſt échappé de ſa priſon, & qu'il a repris ſa liberté.

Depuis long-temps je ſuis compté pour mort dans ma patrie. La tombe où eſt gravé le nom de Trenck, & ſur laquelle j'ai mangé pendant dix ans du pain de munition, eſt dans mon cachot à Magdebourg. C'étoit là le lieu que Votre Majeſté avoit déſigné pour devenir mon ſéjour éternel, ſi j'avois ſuccombé à l'horrible martyre qu'elle m'avoit infligé. Je ſuis donc vraiment mort pour mon pays; mais mon cadavre ne l'infectera jamais. Je ne vivrai plus pour aucun des Monarques de la terre qui ont ſi mal reconnu mes fideles ſervices; &, déſirant prouver mon innocence à l'univers, avant que de terminer ma triſte carriere, je me ſuis dépêché, pendant une longue maladie, à écrire l'hiſtoire de ma vie.

Durant ma convaleſcence, je livrai cet ouvrage à l'impreſſion, & à peine étois-je rétabli, qu'il a déja paru. Votre Majeſté alors n'étoit plus. Mon livre, SIRE, ne pourra

donc pas tomber entre vos mains ; peut-être euſſiez-vous fait vérifier, par d'honnêtes gens, ce que j'ai écrit : peut-etre le tableau ſincere des perſécutions que j'ai ſouffertes auroit ému de quelque pitié votre cœur paternel. Il étoit encore temps pour vous d'en recueillir de l'honneur, en avouant votre erreur, & en répandant quelque conſolation ſur les reſtes de ma vie. Vous n'auriez pas été alors dans le cas de chercher à fuir, dans un autre monde, l'ombre du pauvre Trenck, que vous avez ſacrifié, & qui, malgré ſes malheurs, ira avec reſpect au-devant de la vôtre, pour l'aſſurer qu'il a toujours été,

SIRE,

de VOTRE MAJESTÉ,

Non le vil,
mais le fidele ſujet.
TRENCK.

Digitized by Google

PRÉFACE.

J'AI peu de choſe à dire de cet ouvrage; il parle aſſez de lui-même, & n'a pas beſoin d'autre éclairciſſement. C'eſt une hiſtoire, & non un roman; le récit d'événemens véritables, paſſés ſous les yeux de témoins qui vivent encore, & dont l'auteur, qui en eſt en même temps le héros, conſent à être jugé par le public équitable. Mes aventures, ma conduite dans le cours de ma vie, ſont rapportées fidellement, ſans y rien ajouter ni rien omettre. J'ai toujours été homme; & je doute que Socrate, le plus ſage philoſophe de l'antiquité, s'il s'étoit trouvé durant quarante ans dans ma poſition, ſe fût toujours conduit en Socrate. Le deſir de faire parler de moi n'eſt pas

mon but ; je veux inſtruire, je veux peindre à mes lecteurs les tourmens que j'ai endurés. Je veux enfin faire naître la honte dans le cœur de mes ennemis, ſans leur faire d'autre mal.

Loin de moi toute baſſe vengeance, ou toute diſſimulation de mes propres fautes ! J'écris l'hiſtoire de ma vie ſur le bord de ma foſſe, & mes cheveux gris ne doivent pas être ſouillés par des rapports faux & hypocrites. Je ne veux point paroître autre que je n'ai été & que je ne ſuis, pas écrire autrement que je ne penſe ; je veux, en un mot, mourir comme j'ai vécu.

Les protecteurs que j'ai à Berlin, & qui ont bien voulu me ſécourir dans l'infortune, recevront ici les remerciemens publics que je leur dois. Je ne nommerai toutefois pas, & ne laiſſerai pas même ſoupçonner ceux qui m'ont ſauvé la vie. Que les lec-

teurs devinent qui ils voudront ; j'aime mieux que mes écrits aient un air d'invraiſemblance, que de découvrir la ſource de ma délivrance, ainſi que des ſecours que j'ai obtenus pendant ma captivité. Je m'arrête, & ne puis en dire davantage. Je ne parlerai point de mon enfance ; deux volumes ſuffiſent à peine pour rendre compte des événemens remarquables de ma vie. J'ai échappé à la mort dans plus de cinquante occaſions où un autre auroit péri. Il y a même eu des circonſtances où j'ai cherché en vain à me la donner, & où j'ai été forcé de vivre, pour ſouffrir plus long tems. Mais en voilà aſſez pour mon lecteur : cet ouvrage, écrit ſans prétention, l'inſtruira mieux que ce que je puis dire ici.

Hommes bienfaiſans, qui aurez pitié de moi, je vous recommande mes enfans. Pour ce qui me re-

garde, je ne desire plus rien sur la terre. Si Dieu récompense la vertu, comme on doit l'espérer, ah ! j'aurai bien mérité la couronne du martyre. La mort, au reste, doit peu inquiéter tout homme qui, comme moi, a aussi souvent appris à la connoître & à la mépriser.

Ecrit au château de Schwerbach, au mois de Juin 1786, dans la soixantieme année de ma vie.

Explication de la Planche.

a Carcan que j'avois au cou, & après lequel pendoient toutes mes chaînes. Il falloit jour & nuit le ſoutenir d'une main, ſans quoi j'euſſe eu la nuque du cou écraſée du fardeau.

b & *c* Deux anneaux * au-deſſus des coudes, attachés à une chaîne par derriere le dos. Cette chaîne alloit enſuite rejoindre le carcan.

d Large cercle de fer qui me paſſoit autour du corps à nu. Du point *h* partoit une chaîne qui venoit s'unir en *g* par un anneau coulant ſur la barre qui ſéparoit mes mains.

e & *f* Menottes attachées aux deux bouts d'une barre de fer de deux pieds de long ſur un pouce de diametre. Mes mains étoient ainſi ſéparées, & je ne pouvois toucher que le bout de mes doigts.

i Anneau de fer ſcellé dans le mur, après lequel j'étois enchaîné.

k & *m* Trois chaînons qui alloient ſe réunir en *l* à un grand anneau que j'avois au pied droit; ce qui formoit un poids énorme.

n Siege pour m'aſſeoir.

o Ma cruche.

p Ma tombe, ſur laquelle on voyoit une tête de mort & le nom de Trenck. C'eſt ſous elle que je devois être enterré, après m'avoir ſervi pendant dix ans de lit.

* Je n'ai gardé ces anneaux qu'un mois, ils m'ont été ôtés lorſque je tombai malade.

Digitized by Google

BIBLIOTECA REALE VITTORIO EMANUELE

LA VIE
DE FRÉDERIC,
BARON DE TRENCK.

JE suis né le 16 Février 1726, à Koenigsberg en Prusse. Mon pere, d'une des plus anciennes Maisons du pays, étoit Général-Major de Cavalerie. Il mourut en 1740, après avoir reçu dix-huit blessures au service de Prusse. Ma mere, de la Maison Derschau, étoit fille du Président de la Cour Suprême de Koenigsberg. Un de ses freres étoit Ministre d'Etat, & les deux autres, Généraux d'Infanterie. Elle se remaria après la mort de mon pere, avec le Comte de Lostange, Lieutenant-Colonel du Régiment de Kiow, Cuirassiers. J'avois enfin deux freres & une sœur. Un de mes freres resta avec ma mere; l'autre fut Cornette dans le Régiment de Kiow, & ma sœur épousa le fils unique

Digitized by Google

du vieux Général de Valdow, avec lequel elle alla s'établir dans le Brandebourg, où ſes Terres étoient ſituées.

Je ne dirai rien des premieres années de ma vie ; mon pere, qui avoit beaucoup de tendreſſe pour moi, eut grand ſoin de mon éducation, & me mit en 1739, c'eſt-à-dire, à l'âge de treize ans, à l'Univerſité de Koenigsberg, où je fis des progrès rapides.

J'y eus à la fin de l'année 1740 une affaire avec un nommé M. de Wallenrod qui demeuroit dans la même penſion. Il étoit beaucoup plus fort & plus grand que moi, & mépriſoit en conſéquence ma foibleſſe ; il s'aviſa de me donner un ſoufflet. Je lui propoſai de m'en rendre raiſon ; il le refuſa d'un air dédaigneux. Alors je ne ménageai plus rien, & ayant pris un ſecond, je l'attaquai en pleine rue ; nous nous battîmes, & j'eus l'avantage de lui faire deux bleſſures, l'une dans la main & l'autre au bras.

Cette affaire fit du bruit. Le Docteur Kowalewski, notre profeſſeur, porta ſes plaintes à l'Univerſité, & je fus condamné à reſter pendant trois heures aux arrêts.

Mais M. de Warſchau, mon grand-pere, à qui mon courage avoit plu, me retira à l'inſtant de cette maiſon, pour me mettre en penſion chez le profeſſeur Chriſtiani.

Ici, ſeulement, je commençai à jouir d'une pleine & entiere liberté, & c'eſt à cet honnête homme que je dois le peu que je ſais, ſoit en phyſique, ſoit dans les autres ſciences. Il m'aimoit comme ſon fils, & reſtoit quelquefois juſqu'à minuit à me donner des leçons. C'eſt ſous ſes auſpices que je ſoutins en 1742 deux theſes publiques, avec un très-grand ſuccès; je n'étois alors âgé que de ſeize ans.

Trois jours après ma derniere ſoutenance, un mauvais ſujet, brétailleur de ſon métier, me chercha querelle, & me força, pour ainſi dire, de mettre l'épée à la main. Je lui donnai un coup dans la hanche.

Ces ſuccès multipliés m'ayant extrêmement enflé le courage, je ne parus plus en public qu'avec une épée d'une énorme longueur, & tout l'appareil d'un vrai ſpadaſſin.

C'étoit le fruit des préjugés qu'on m'avoit inſpirés dans l'enfance, & je ſerois devenu indubitablement un féralleur, ſi la

bonté de mon cœur, & les malheurs affreux dont j'ai été la victime, ne m'avoient bientôt après ramené à la vertu. A peine quatorze jours s'étoient écoulés, depuis cette derniere affaire, que j'en eus une nouvelle avec un Lieutenant de la garnison, de mes amis, que j'avois insulté ; nous nous battîmes, & je lui fis deux blessures.

Je dois observer ici que dans ce tems-là, l'Université jouissoit encore de grands privileges. On se faisoit honneur d'envoyer un cartel ; & cela étoit non seulement permis, mais auroit même été fort difficile à empêcher, vu le grand nombre de gentilshommes Livoniens, Courlandois, Suédois, Danois & Polonois, qui y faisoient leurs études. Il y en avoit plus de cinq cents. Dans la suite on a cherché à remédier à cet abus ; mais le concours des étudians en a été beaucoup diminué, jusqu'à ce que les esprits, en s'éclairant davantage, ont commencé à comprendre qu'en allant à une Université, ce ne devoit être que pour s'instruire, & non pour y répandre son sang, qui ne peut couler avec honneur que lorsqu'on le verse pour sa patrie.

Au mois de Novembre 1742, le Roi envoya à Coenigsberg le Baron de Lottum, son Général-Adjudant, qui étoit parent de ma mere. Je dînai avec lui chez mon grand-pere, il causa beaucoup avec moi, & après m'avoir sondé par différentes questions, il me demanda en badinant, si je ne serois pas tenté de le suivre à Berlin, pour servir mon pays, comme l'avoient toujours fait mes ancêtres; qu'à l'armée je trouverois des occasions plus commodes, d'envoyer des cartels, que dans une Université. Je brûlois du desir de me distinguer, & j'acceptai sur le champ. Peu de jours après, nous partîmes pour Potzdam.

Le lendemain de mon arrivée, on me présenta au Roi, dont j'étois déja connu depuis l'année 1740, temps où je lui avois été présenté, comme un des meilleurs sujets de l'Université. Il me fit un accueil très-gracieux; la justesse des réponses que je fis à ses questions, la grandeur de ma taille & mon assurance lui plurent. Aussi-tôt j'obtins la permission d'entrer dans les Gardes-du-Corps, en qualité de Cadet, avec la promesse d'un prompt avancement.

Les Gardes-du-Corps étoient alors le modele & l'école de toute la cavalerie prussienne. Ils ne consistoient que dans un escadron de gens choisis sur toute l'armée. Leur uniforme étoit le plus brillant de l'Europe. L'équipage d'un officier revenoit à deux mille écus. La cuirasse, qui étoit toute recouverte en argent, la garniture & le harnois coûtoient seuls sept cents écus.

Cet escadron ne consistoit qu'en six Officiers & cent quarante-quatre hommes; mais nous avions toujours cinquante ou soixante surnuméraires, & autant de chevaux, car tous les beaux hommes que le Roi rencontroit, il les incorporoit dans ses Gardes. Les Officiers de ce corps sont les plus instruits de toute l'armée. C'est le Roi lui-même qui les forme; on s'en sert ensuite pour montrer les manœuvres au reste de la cavalerie. S'ils se comportent bien, ils font un chemin rapide, sans quoi ils sont cassés pour la moindre faute, ou relégués dans les régimens de garnison. Ils doivent de plus être assez riches, & avoir des qualités assez distinguées, pour qu'on puisse s'en servir avec succès, tant à la Cour qu'à l'armée.

Digitized by Google

Il n'y a point de ſoldat au monde qui ait autant de peine qu'un Garde-du-Corps ; car du temps où j'étois au ſervice de Frédéric, je n'avois pas en huit jours, huit heures pour me repoſer. Dès quatre heures du matin, commençoit déja l'exercice ; on faiſoit alors l'eſſai de toutes les nouveautés que le Roi vouloit introduire dans ſa cavalerie. On ſautoit des foſſés de trois, de quatre, de cinq, de ſix pieds & encore plus, juſqu'à ce que quelqu'un ſe caſſât le cou.

On ſautoit également des haies ; on couroit les uns contre les autres dans des lices qui avoient une demi-lieue de long ; & quelquefois dans un exercice, nous avions pluſieurs hommes & chevaux tués ou bleſſés. Le plus ſouvent nous recommencions les mêmes choſes l'après-dînée, avec des chevaux frais, & il n'étoit pas rare à Potzdam, d'entendre ſonner le boute-ſelle, deux fois dans une nuit. On mettoit les chevaux dans les écuries du Roi ; celui qui dans huit minutes n'avoit pas pu s'habiller, s'armer, ſeller ſon cheval, le monter & ſe rendre devant le château, étoit mis aux arrêts pour quatorze jours.

Digitized by Google

A peine étoit-on couché, que la trompette ſonnoit déja, pour entretenir la vigilance parmi les jeunes gens. Dans une année j'ai perdu, trois chevaux qui s'étoient caſſé les jambes en ſautant des foſſés, ou qui avoient été outrés dans des exercices. Pour tout dire enfin, les Gardes-du-Corps perdirent alors en pleine paix plus d'hommes & de chevaux, que dans deux batailles.

Nous avions dans ce temps-là trois poſtes. Durant l'hiver, nous faiſions le ſervice à Berlin, à l'Opéra & à toutes les Fêtes qui ſe donnoient; au printems, nous allions faire l'exercice à Charlottembourg, & en été, à Potzdam. Les ſix Officiers des Gardes-du-Corps mangeoient avec le Roi, & les jours de gallas avec la Reine. Il n'y a pas peut-être ſur la terre de meilleure école pour un militaire & un homme du monde, que l'étoit alors la Cour de Berlin.

Il y ayoit à peine trois ſemaines que j'étois Cadet, lorſqu'un jour après la parade, le Roi me tira à part, & m'examina pendant près d'une demi-heure, ſur toutes ſortes de matieres; après quoi il m'ordonna de venir lui parler le lendemain.

Digitized by Google

Pour cette fois, il voulut voir si on n'avoit pas exagéré le bien qu'on lui avoit dit de moi ; & pour s'en convaincre, il me donna les noms de cinquante soldats à apprendre par cœur ; & dans cinq minutes je les eus retenus. Il me donna la matiere de deux lettres, que je composai sur le champ en françois & en latin, j'écrivis l'une & je dictai l'autre. Il me fit enfin tracer à vue d'œil, & avec promptitude, le plan d'un terrein ; ce que j'exécutai également bien. Alors il me nomma Cornette des Gardes-du-Corps. Chaque marque de bonté que ce grand Monarque me donnoit, étoit autant de traits de flammes qui pénétroient mon cœur d'une vive reconnoissance, & je brûlois déja du plus ardent desir de dévouer ma vie entiere à son service & à celui de ma patrie. Il me parla comme un Roi doit parler, comme un pere, comme un juste appréciateur des talens : il vit & sentit ce qu'il pouvoit attendre de moi ; &, dès ce moment, il devint mon instituteur & mon ami.

Je ne fus donc Cadet que pendant l'espace de trois semaines ; & peu de gens peu-

vent se vanter dans mon pays, & sous le regne du sage Frédéric, d'avoir eu un pareil bonheur.

Devenu Officier, le Roi me fit présent de deux chevaux de ses écuries, & de mille écus pour faire mon équipage. Alors je me trouvai courtisan, & officier dans le corps le plus beau, le plus brave & le plus instruit de toute l'Europe. Ma fortune militaire avoit d'autant moins de bornes, que, dès le moi d'Août 1741, le Roi me choisit déja pour aller instruire la cavalerie de Silésie des nouvelles manœuvres, honneur qui n'avoit pas encore été fait à un jeune homme de dix-huit ans.

Nous étions, comme je l'ai déja dit, l'hiver en garnison à Berlin, où les Officiers mangeoient à la Cour; &, comme ma réputation m'y avoit précédé, il n'y avoit personne au monde qui y vécût d'une maniere plus agréable.

Le Monarque m'ordonna de voir les Savans qu'il avoit attirés auprès de lui. Voltaire, Maupertuis, Jordan, La Métrie, Pollnitz devinrent mes amis. Je travaillois le jour avec les soldats, & j'employois la nuit

à acquérir des connoiſſances. Pollnitz étoit mon guide, mon ami de cœur, & en cela mon bonheur étoit digne d'envie. Quoiqu'en 1743, j'euſſe déja cinq pieds onze pouces, & que la nature ne m'eût refuſé aucun des moyens de plaire, je vivois encore ſans ennemis & ſans jaloux, & mon eſprit étoit uniquement occupé du deſir d'acquérir une réputation méritée.

Juſques-là j'avois ignoré l'amour; l'effrayant ſpectable de l'hôpital de Potzdam m'en avoit toujours éloigné. Pendant l'hiver 1743, on fit la nôce de la ſœur du Roi, qui épouſa celui de Suede, dont elle eſt aujourd'hui veuve. En qualité d'Officier des Gardes, je montai près d'elle la garde d'honneur, & je fus chargé de l'eſcorter juſqu'à Stettin. Dans le tumulte, qui eſt inſéparable d'une auſſi nombreuſe aſſemblée, où j'étois chargé de maintenir l'ordre, on me vola ma montre, & une partie de la crépine d'or qui terminoit la ſoubreveſte de mon uniforme, qu'un filou eut l'adreſſe de couper ſans que je m'en apperçuſſe. Cet événement m'attira beaucoup de plaiſanteries de la part de mes camarades; & une très-

Digitized by Google

grande Dame prit de là occaſion de me dire qu'elle ſe chargeoit de m'en conſoler. Ces mots furent accompagnés d'un regard que je compris, & en peu de jours je fus le plus heureux mortel de Berlin. C'étoit de part & d'autre nos premieres amours. Elle m'aimoit avec une tendreſſe ſans bornes, & je n'oublierai de ma vie les bontés qu'elle eut pour moi; mais le ſecret de cette intelligence eſt un de ceux qui doit être enſeveli dans ma tombe. Et, quoique mon ſilence ſur cette aventure faſſe un vuide dans l'hiſtoire de ma vie, & puiſſe même y jetter quelque obſcurité, j'aime mieux encourir ce reproche que de devenir ingrat envers ma meilleure amie & ma bienfaitrice. Elle vit encore, & ſes ſentimens à mon égard n'ont point changé depuis quarante-trois ans d'abſence. C'eſt à ſa ſociété que je dois la connoiſſance des uſages du monde; elle ne m'a jamais trahi ni abandonné dans le malheur, & je n'apprendrai qu'à mes enfans le nom de celle à qui ils doivent la conſervation de leur pere.

Je vivois donc à Berlin parfaitement heureux; j'y étois conſidéré. Le Roi me té-

moignoit ſa bienveillance dans toutes les occaſions. Mon amante me fourniſſoit plus d'argent que je n'en pouvois dépenſer, & bientôt mon équipage fut le plus brillant de ceux des Officiers de mon corps. La dépenſe que je faiſois fut remarquée ; car, du côté de mon pere, je n'avois hérité que la terre de Scharlack, qui rapportoit environ mille écus. Il y avoit des mois où j'en mangeois davantage. On commença à ſoupçonner quelque choſe, & à faire des conjectures : nous étions toutefois tellement ſur nos gardes, que perſonne n'a jamais pu rien découvrir, à l'exception du Roi, qui, comme je l'ai appris depuis, me faiſoit obſerver quand je ſortois de Potzdam ou de Charlottenbourg pour me rendre ſans permiſſion, & à la dérobée à Berlin, quoique je me trouvaſſe toujours de retour pour la parade. Par deux fois ſeulement on s'apperçut de mon abſence, & je fus mis aux arrêts ; mais le Roi ſe contenta des excuſes que je lui fis, en donnant le prétexte de la chaſſe, & il ſourit en m'accordant mon pardon.

Perſonne n'a jamais paſſé d'une maniere plus agréable & plus heureuſes les premieres

années de ſa jeuneſſe, que je l'ai fait à Berlin. J'aurois ici de quoi écrire un livre entier, ſi je voulois rapporter tout ce qui m'y eſt arrivé, ainſi que les affaires d'Etat dans leſquelles je me ſuis trouvé mêlé. Mais mes propres aventures tiendront aſſez de place ſans que j'y en mêle encore d'étrangeres ; & j'aurois mauvaiſe grace à faire entrer dans l'hiſtoire de ma triſte vie des anecdotes de Romans. Je veux me préſenter à l'Europe entiere tel que je ſuis ; je veux, par le récit de mes malheurs, donner un grand exemple, & émouvoir les ames ſenſibles. Je veux montrer comment ma fatale deſtinée a privé mes enfans d'une fortune immenſe.

Au commencement du mois de Septembre 1744, la guerre ſe déclara entre la Maiſon d'Autriche & la Pruſſe. Nous marchâmes en grande hâte vers Prague, & traverſâmes toute la Saxe, ſans éprouver aucune oppoſition. Je n'oſe point rapporter ici ce que le Grand Frédéric nous dit avec la plus profonde triſteſſe, le matin même de notre départ de Potzdam, lorſque tous les Officiers étoient raſſemblés autour de lui. Si quelqu'un écrit jamais ſans crainte

& ſans flatterie, ſa vie & celle de Marie-Thérese, il pourra s'adreſſer à moi, je lui apprendrai à ce ſujet des anecdotes fort ſurprenantes, qui ne ſont connues de perſonne, & qui ne paroîtront jamais ſous mon nom. Quoi qu'il en ſoit, chaque Monarque a raiſon, quand il commence une guerre; &, des deux côtés, les Egliſes ne manquent pas de retentir des prieres qu'on fait pour le ſuccès de leurs armes. Cette fois Frédéric les prit à regret: c'eſt ce dont j'ai été le témoin. Si je ne me trompe, l'armée du Roi ſe trouva le 14 Septembre devant Prague; celle du Général Schwerin, qui avoit traverſé la Siléſie, arriva un jour plus tard de l'autre côté de la Moldau. Nous fûmes obligés d'attendre encore huit jours les pontons, dont nous avions beſoin pour établir une communication entre les deux armées.

La montagne appellée Zischka, qui domine la ville, n'étant gardée que par quarante Croates, fut emportée tout d'emblée par quelques Grenadiers; & les batteries qu'on établit au pied de cette montagne étant déja en état dès le cinquieme jour,

elles tirerent avec un tel ſuccès ſur la ville, tant avec des boulets rouges qu'avec des bombes, qu'elles y mirent le feu.

Le Général Harsch trouva bon alors de capituler, & ſe rendit après douze jours de réſiſtance ; on fit dix-huit mille hommes priſonniers de guerre, & il y avoit eu tout au plus, durant le ſiege, cinq cents hommes de la garniſon, tués ou bleſſés.

Juſques-là nous n'avions éprouvé aucun obſtacle. Cependant l'armée Impériale, ſous les ordres du Prince Charles, qui avoit quitté les bords du Rhin, avançoit pour ſauver la Bohême.

Dans cette campagne, nous ne vîmes l'ennemi que de loin ; mais ſes troupes légeres, étant trois fois plus nombreuſes que les nôtres, empêchoient que nous ne puſſions aller aux fourrages. La diſette & la faim nous forcerent donc à la retraite, n'ayant aucun ſecours à eſpérer de nos derrieres que nous avions entiérement dévaſtés en venant. La dureté de la ſaiſon au mois de Novembre, rendoit les ſoldats très-impatiens, & dans environ ſix ſemaines, nous perdîmes quarante-deux mille hommes, ſoit par

par maladie, soit par les désertions. Les Pandoures de Trenck étoient sans cesse sur nos talons, & nous occasionnoient de fréquentes alarmes, quoiqu'ils n'approchassent jamais à la portée du canon.

Trenck passa l'Elbe, & alla brûler nos magasins de Pardubitz. C'est ainsi que nous achevâmes notre retraite. Le Roi espéroit encore forcer le Prince Charles à en venir à une bataille entre Benneschen & Kannurpitz, mais ce fut vainement. Les Saxons avoient, pendant la nuit, établi une batterie de vingt-trois pièces de canons, sur une digue qui séparoit deux étangs, & c'étoit justement le chemin par lequel le Roi s'étoit proposé d'attaquer. Nous fûmes ainsi obligés d'abandonner la Bohême. Toute la cavalerie étoit démontée par le défaut de fourrages; la mauvaise saison, les chemins rompus, les marches continuelles, les alarmes multipliées, inspirerent un mécontentement général, & le tiers de l'armée déserta.

Si, dans ces circonstances, le Prince Charles avoit continué à nous harceler, nous ne l'aurions sûrement pas battu au mois de Juin à Strigau; mais il ne nous suivit que

de loin jusqu'aux frontieres de la Bohême, où il s'arrêta pour mettre ses troupes en quartier d'hiver. Cela fut cause que le Roi eut le tems de se refaire, & singulièrement par le retour de ses déserteurs, que les Autrichiens eurent l'imprudence de ne pas retenir.

C'étoit la répétition de ce qui étoit arrivé à Charles XII, lorsqu'il avoit laissé retourner chez eux les Russes qu'il avoit fait prisonniers, & qui le punirent si bien à la bataille de Pultava du mépris qu'il avoit témoigné faire d'eux.

On fut obligé d'abandonner Prague avec une perte considérable, & Trenck s'empara de Tabor, Budweis & Fravenberg, où il fit prisonniers les régimens de Walrabe & de Krentz.

Personne ne peut rendre un plus fidele compte que moi de cette campagne, attendu que, non-seulement je faisois le service d'Adjudant auprès du Roi, quand il étoit question d'aller à la découverte, ou de choisir un campement, mais que de plus, je fus chargé pendant six semaines de pourvoir le Quartier-Général de tous les fourrages né-

ceſſaires. Mais, [comme le Roi ne m'avoit permis de prendre que ſix Gardes volontaires pour m'acquitter de cette derniere commiſſion, je fus obligé d'y joindre des Chaſſeurs à cheval & des Huſſards, avec leſquels j'étois continuellement en mouvement.

Durant cette Campagne, je paſſai peu de nuits dans ma tente; mon activité infatigable me fit obtenir les bonnes graces du Monarque, & une entiere confiance de ſa part. Rien enfin ne contribuoit autant à entretenir mon émulation, que les louanges publiques que je recevois, quand je revenois au Quartier-Général avec ſoixante ou quatre-vingts chariots chargés, tandis que les autres fourrageurs étoient obligés de rentrer à vuide. Perſonne n'oſoit preſque plus ſortir du camp, malgré l'extrême diſette qui y régnoit, à cauſe de la quantité innombrable de Pandoures & de Huſſards, dont la campagne étoit remplie.

Auſſi-tôt que nous fûmes arrivés en Siléſie, les Gardes-du-Corps ſe rendirent à Berlin, pour y prendre leurs quartiers d'hiver.

Je ne parlerai point ici de la guerre de Bohême, mais puiſque j'écris l'hiſtoire de ma vie, je ne dois rien omettre de ce qui a eu quelque influence ſur ma deſtinée.

Etant un jour à Benneſchen, je fus commandé avec un détachement de trente Huſſards & de vingt Chaſſeurs, pour un fourrage. J'avois embuſqué mes Huſſards dans un couvent, & j'allai moi-même avec les Chaſſeurs dans un château, afin de prendre les chariots néceſſaires pour emmener du foin & de la paille de la cenſe voiſine. Mais un Lieutenant de Huſſards Autrichiens qui étoit caché avec trente-ſix chevaux dans un bois, ayant remarqué la foibleſſe de mon eſcorte, profita du moment où mes gens étoient occupés à charger les voitures; ayant enlevé notre ſentinelle, il tomba tout-d'un-coup ſur nous, & prit mon monde priſonnier dans la cour même de la cenſe. J'étois pour lors tranquillement aſſis dans le château auprès de la Dame du lieu, & je vis par la fenêtre ce qui venoit d'arriver.

Déſeſpéré, & honteux de ma négligence la bonne Dame vouloit me cacher, quand j'entendis faire feu dans la cenſe. Les

Huſſards que j'avois poſtés dans le couvent avoient appris par un payſan qu'il y avoit un détachement Autrichien dans le bois. Ils nous avoient vu entrer de loin dans la cenſe : ils s'étoient dépêchés à venir à notre ſecours, & étoient arrivés à peine deux minutes après que nous avions été pris. Je ne ſaurois dire avec quel plaiſir j'allai les joindre. Quelques Huſſards ennemis s'échapperent par la porte de derriere, mais nous en fîmes vingt-deux priſonniers avec un Lieutenant du régiment de Kalnockichen. Ils avoient eu deux hommes tués & un bleſſé. Je perdis de mon côté deux Chaſſeurs, qui furent tués à coups de ſabre dans le grenier à foin où ils travailloient. Après cette rencontre, nous continuâmes notre fourrage avec plus de précaution ; les chevaux dont on s'étoit emparé ſervirent en partie à conduire les chariots ; &, après avoir levé dans le couvent une contribution de cent cinquante ducats, que je diſtribuai aux ſoldats qui étoient ſous mes ordres, afin de les engager au ſilence, nous retournâmes à l'armée, dont nous étions éloignés de près de deux

lieues. Chemin faiſant, nous entendions tirer autour de nous. De tous côtés les fourrageurs étoient aux priſes avec l'ennemi. Un Lieutenant, avec quarante chevaux, vint alors ſe joindre à moi ; ce qui renforça mon détachement, & m'empêcha de rentrer dans le camp, parce que j'appris en même temps que nous étions pourſuivis par plus de huit cens Pandoures & Huſſards, qui étoient dans la plaine. Je pris donc le parti de me retirer ſur les côtés ; &, ayant enfilé une route détournée, j'arrivai heureuſement au Quartier Général, avec mes priſonniers & vingt-cinq voitures chargées. Le Roi étoit à table, lorſque je parus dans ſa tente. comme j'étois reſté abſent pendant toute la nuit, on avoit cru que j'avois été pris, ce qui étoit arrivé ce jour-là à bien d'autres.

A l'inſtant où j'entrai, le Roi me demanda ſi je revenois ſeul. « Non, Votre » Majeſté, répondis-je, j'amene avec moi » vingt-cinq charriots de fourrages & vingt- » deux priſonniers avec leurs Officiers & » leurs chevaux. »

Auſſi-tôt le Roi me fit aſſeoir, & le

tournant du côté de l'Ambaſſadeur d'Angleterre, qui étoit auprés de lui, il lui dit, en me frappant ſur l'épaule : *C'eſt un Matadore de ma jeuneſſe.* Les chevaux deſtinés pour aller reconnoître l'ennemi étoient déja devant ſa tente. Il me fit en conſéquence peu de queſtions ; encore n'y répondois-je qu'en tremblant. Enfin, quelques minutes après, il ſortit de table, jeta un coup-d'œil ſur les priſonniers, me pendit au cou l'Ordre du Mérite, m'ordonna d'aller repoſer, & partit.

Il n'eſt pas difficile de comprendre combien ma poſition étoit embarraſſante. J'avois mérité par une négligence impardonnable d'être caſſé, & cependant j'étois récompenſé. Ceci prouve la grande influence que le haſard a ſur les affaires de ce monde. Combien de Généraux n'ont dû qu'à une faute la victoire qu'ils remportoient, & qu'on attribuoit enſuite à leurs talens ! Le Bas-Officier qui me tira d'affaire, méritoit sûrement mieux que moi la récompenſe que j'obtins. Auſſi étois-je fort inquiet que la vérité ne vînt à ſe découvrir, ſur-tout lorſque je conſidérois la quantité de gens qui ſe trouvoient

dans le secret ; cette crainte me causoit des alarmes continuelles.

Comme je ne manquois point d'argent, je donnai de ma bourse à chaque Bas-Officier vingt ducats, & à chaque Soldat un ducat, afin de les engager au silence ; ils m'aimoient, & me promirent tout ce que je voulus. Cependant je me déterminai à déclarer la vérité au Roi à la premiere occasion ; elle se présenta deux jours après. Nous étions en marche : en qualité de Cornette, j'étois à la tête de la troupe ; & le Roi, s'étant avancé auprès des Timballes, me fit signe de venir à lui, & m'adressa la parole en ces termes : « Actuellement, Trenck, » racontez-moi comment vous avez fait votre » dernier coup. » A cette question, je ne doutai pas que je n'eusse été trahi. Mais en me la faisant, le Roi avoit un si grand air de douceur, que je me remis aussi-tôt, & lui racontai bonnement comment la chose s'étoit passée. Je remarquai de l'étonnement dans les traits de son visage, mais je vis en même-temps que ma franchise lui avoit plu. Il me parla pendant une demi-heure, non en Roi, mais en pere, loua ma candeur, &

finit

finit par ces mots, que je n'oublierai de ma vie : « Rapportez-vous-en à mes conseils, » assurez-vous entièrement sur moi, je » veux faire de vous un homme. » Quiconque a des sentimens, peut imaginer combien une si grande bonté de la part du Roi remplit mon ame de reconnoissance. Dès ce moment je n'eus d'autre desir que de vivre & de mourir pour lui.

Je ne tardai pas à m'appercevoir de la confiance que le Roi avoit prise en moi depuis cette explication, & j'en reçus, l'hiver suivant, que nous passâmes à Berlin, des marques très-fréquentes. Il me permit d'assister aux conversations qu'il avoit avec les Savans qui étoient à sa Cour ; & ma position étoit vraiment digne d'envie.

J'obtins le même hiver plus de cinq cens ducats de gratification. Tant de bonheur ne pouvoit m'arriver sans exciter la jalousie : aussi commença-t-elle à se manifester de toutes parts. J'étois trop franc pour être un bon courtisan, mon cœur trop loyal.

Avant que d'aller plus loin, je veux encore rapporter ici un événement de cette campagne, qu'on lira sans doute aussi dans l'histoire de Frédéric.

Pendant la retraite de Bohême, le Roi entra dans Kolline avec ſes Gardes à cheval, les piquets de cavalerie du Quartier-Général, & les ſecond & troiſieme bataillons des Gardes ; nous n'avions que quatre pieces de canon, & notre eſcadron étoit placé dans un des fauxbourgs. Vers le ſoir nos poſtes avancés furent repouſſés juſques dans ce fauxbourg ; les Huſſards y entrerent pêle-mêle ; tous les environs fourmilloient de troupes légeres ennemies, & mon Commandant m'envoya auſſi-tôt prendre les ordres du Roi. Après avoir bien cherché, je le trouvai au haut d'un clocher avec une lunette à la main. Jamais je ne l'ai vu auſſi inquiet & auſſi indécis que ce jour-là. L'ordre fut que nous devions ſur le champ nous retirer, traverſer la ville, & paſſer dans l'autre fauxbourg, où il nous fut ordonné de nous arrêter, ſans débrider ni deſſeller nos chevaux.

A peine y étions-nous arrivés qu'il tomba un déluge de pluie, & que la nuit devint très-obſcure. Trenck parut vers les neuf heures du ſoir avec ſa muſique Turque, & mit le feu à pluſieurs maiſons. Nous n'en

eûmes pas plutôt connoiſſance, que nous commençâmes à fuſiller par les fenêtres. Le tumulte devint extrême. La ville étoit ſi pleine de monde que nous ne pouvions pas y entrer. La porte étoit fermée, & de deſſus on tiroit avec nos pieces de campagne. Trenck avoit fait arrêter les eaux; à minuit nous en eûmes juſqu'aux ſangles, & étions à-peu-près abandonnés. Nous perdîmes ſix hommes, mon cheval fut bleſſé au cou.

Il eſt certain que le Roi, auſſi bien que nous tous, aurions été fait priſonniers, ſi mon couſin, ainſi qu'il me l'a raconté depuis, avoit pu continuer l'aſſaut qu'il avoit commencé; mais un boulet de canon l'ayant bleſſé au pied, on fut obligé de l'emporter, & les Pandoures ſe retirerent. Le lendemain le corps de Naſſau arriva à notre ſecours. Nous quittâmes Kolline, & pendant la marche, le Roi me dit: « Votre couſin » auroit pu nous jouer un fort mauvais tour » cette nuit; mais, d'après le rapport des » déſerteurs, on dit qu'il a été tué. » Il me demanda à quel degré nous étions parens; & ici finit notre converſation.

Nous arrivâmes à Berlin vers le milieu de Décembre, où je fus reçu à bras ouverts. J'étois moins prudent que dans les premieres années, & peut-être auſſi plus obſervé. Un Lieutenant de la Garde à pied, ayant voulu me faire de mauvaiſes plaiſanteries ſur le ſecret de mes amours, nous mîmes l'épée à la main, & je lui portai un coup dans le viſage. Le dimanche, lorſqu'après la parade je me préſentai au Roi pour lui faire ma cour, il me dit: « Monſieur, le tonnerre gronde & pourroit » vous écraſer, prenez-y garde. » La choſe en reſta-là.

Peu de temps après, j'arrivai quelques minutes trop tard à la parade; le Roi, qui l'avoit remarqué, m'envoya aux arrêts à Potzdam. Il y avoit quatorze jours que j'y étois, lorſque je vis arriver le Colonel Warteſleben, qui me conſeilla de demander grace. Mais j'étois encore trop novice dans les uſages de la Cour, pour me prêter à cette démarche; je ne remarquai pas même que celui qui me parloit étoit un très-fin courtiſan, & je me plaignis avec beaucoup d'amertume de ce qu'on m'ôtoit ſi long-

Digitized by Google

temps ma liberté, pour une faute qui n'étoit ordinairement punie que par trois ou ſi jours d'arrêts tout au plus. Je continuai donc à y reſter. Huit jours après, le Roi étant venu à Potzdam, je fus envoyé par le Général Borck à Dresde, pour y porter des lettres, ſans toutefois avoir vu le Roi. A mon retour je me préſentai à lui au moment de la parade; &, comme notre eſcadron étoit en garniſon à Berlin, je lui dis: « Plaît-il à Votre Majeſté que j'aille joindre » l'eſcadron. » Sa réponſe fut: « D'où » venez-vous? — De Dresde. — Où étiez-» vous avant d'aller à Dresde? — Aux ar-» rêts. — Retournez donc où vous étiez ».

Je ne recouvrai la liberté que trois jours avant notre départ pour la Siléſie, vers laquelle nous marchâmes avec la plus grande célérité dans les premiers jours de Mai, pour commencer notre ſeconde campagne. Je vais actuellement raconter un événement qui m'arriva cet hiver, & qui devint la ſource de tous mes malheurs. Je ſupplie mes lecteurs d'y donner la plus vive attention, attandu que c'eſt pour cette faute innocente que le ſujet le plus fidele,

le meilleur des patriotes s'eſt trouvé enlacé dans une ſuite d'infortunes, dont je n'ai pas ceſſé d'être la victime depuis l'âge de dix-neuf ans, juſqu'à celui de ſoixante. J'oſe croire que ce récit exact, appuyé des témoignages les plus authentiques, pourra faire quelque honneur à ma mémoire.

François, Baron de Trenck (1), qui commandoit les Pandoures au ſervice d'Autriche, ayant été griévement bleſſé en Baviere dans l'année 1743, écrivit à ma mere qu'il avoit deſſein de me nommer ſon héritier univerſel. Cette lettre, à laquelle je ne fis point de réponſe, me fut envoyée à Potzdam. J'étois ſi content de mon ſort, & avois tant de raiſons de l'être, vu les bontés que le Monarque me témoignoit, que je ne l'euſſe pas changé avec celui du Grand Mogol.

Le 12 Février 1744, je me trouvai à Berlin chez le Capitaine Jaſchinſchy, Commandant des Gardes-du-Corps, auquel j'é-

(1) Ce Trenck étoit fils du frere de mon pere, & par conſéquent mon couſin germain. Je rapporterai auſſi dans ce livre la ſingularité de ſa deſtinée.

fois allé faire une visite avec le Lieutenant de Studnitz & le Cornette de Wagnitz, mon camarade de chambrée. Ce dernier vit encore, & est actuellement Commandant Général de la cavalerie de Hesse-Cassel. La conversation tomba sur le Trenck Autrichien, & Jaschinski me demanda si je lui étois parent. Ma réponse fut que oui; & sur le champ je lui racontai qu'il m'avoit nommé son héritier universel. Il me demanda ce que je lui avois répondu. — Rien du tout. Sur cela toute la compagnie m'observa que dans une pareille circonstance, j'aurois grand tort de ne pas répondre, que le moins que je pouvois faire, étoit de le remercier de sa bonne volonté, en le priant de me la continuer. Notre Commandant ajouta à cela : » Ecrivez-lui de vous en-
» voyer de beaux chevaux d'Hongrie pour
» votre équipage, & donnez-moi la lettre,
» je la ferai tenir par Monsieur de Bossart,
» Conseiller de légation de l'Ambassade
» de Saxe, mais à condition que vous me
» donnerez un de ces chevaux. Cette cor-
» respondance est une affaire de famille,
» & non d'Etat; d'ailleurs je prends tout

» ſur moi, &c. » Auſſi-tôt je me mis à écrire, d'après l'avis de mon Chef. Et, ſi ſeulement on avoit voulu faire la moindre information ſur ce qui venoit de ſe paſſer, les quatre témoins qui avoient lu ce que j'avois écrit, auroient pu atteſter mon innocence d'une maniere à ne pas laiſſer la moindre équivoque. Je donnai ma lettre ouverte à Jaſchinski; il la cacheta lui-même & la fit partir.

Cette lettre étant l'unique cauſe de tous mes malheurs, je ne dois rien omettre de ce qui peut donner des éclairciſſemens à ce ſujet; c'eſt pourquoi je rapporterai encore ici un incident qui y eſt relatif, & qui a été la premiere cauſe des ſoupçons injuſtes qu'on a conçus contre moi.

Dans la campagne de 1744, un de mes palfreniers avec deux chevaux de main, fut pris, ainſi que pluſieurs autres, par les troupes légeres de Trenck. Je devois en rentrant au camp, accompagner le Roi qui alloit reconnoître l'ennemi. Mon cheval étoit fatigué: je lui fis part de mon embarras; & Sa Majeſté me fit auſſi-tôt préſent d'un ſuperbe coureur anglois.

Quelques jours après, je fus fort étonné de voir revenir mon palfrenier avec mes deux chevaux & un trompette ennemi, qui m'apportoit un billet conçu à-peu-près dans ces termes :

» Le Trenck Autrichien n'eſt point en » guerre avec le Trenck Pruſſien, ſon cou- » ſin. Il eſt au contraire très-aiſe d'avoir » pu retirer des mains de ſes Huſſards les » chevaux qui appartenoient à celui-ci, » & il les lui renvoie, &c. &c. »

Je me préſentai ce jour-là devant le Roi, j'en fus reçu très-froidement, & il me dit : « Puiſque votre couſin vous a renvoyé vos » chevaux, vous n'avez plus beſoin du » mien. »

J'avois trop d'envieux pour que ces paroles ne fuſſent pas relevées. On tint mille mauvais propos ſur mon compte, & je ne trouvai pas de meilleur moyen, pour les faire ceſſer, que d'obliger le Lieutenant P....s, un de mes plus ardens ennemis, à ſe battre avec moi ; je le bleſſai dangereuſement. Le renvoi au reſte de ces chevaux paroît avoir infiniment contribué à la méfiance que le Monarque conçut l'année

ſuivante contre moi, & devint ainſi la principale cauſe de mes infortunes.

C'eſt la raiſon pour laquelle j'entre ici dans les moindres détails; je les crois néceſſaires, tant pour ma juſtification, que pour celle du Grand Frédéric.

Nous marchions en Siléſie, pour commencer notre ſeconde campagne, qui fut pour nous auſſi meurtriere que glorieuſe.

On établit le Quartier-Général du Roi au couvent de Kamenz, où nous reſtâmes quatorze jours pour nous repoſer; l'armée étoit cantonnée. Mais le Prince Charles, au lieu de nous attendre en Bohême, ayant fait l'imprudence d'aller occuper la plaine de Strigau, nous le regardâmes d'avance comme battu. Car quiconque connoît les grandes manœuvres Pruſſiennes & la tactique, peut juger aiſément laquelle d'une armée bien inſtruite, ou d'une armée indiſciplinée, doit remporter la victoire.

On fit ſortir en hâte l'armée de ſes cantonnemens, & dans vingt-quatre heures elle fut en ordre de bataille. Le 14 Juin, il y avoit déja dix-huit mille morts étendus dans la plaine de Strigau, & l'armée Impé-

Digitized by Google

riale auſſi-bien que celle de Saxe, ſon alliée, étoit entiérement défaite.

Les Gardes-du-Corps avoient la droite. Avant d'attaquer, le Roi dit à notre eſcadron : « Enfans ! prouvez aujourd'hui que » vous êtes mes Gardes-du-Corps, & ne » faites grace à aucun Saxon. » Nous donnâmes trois fois ſur la cavalerie & deux fois ſur l'infanterie. Rien ne tint contre une pareille troupe, qui ſûrement en hommes, en chevaux, en courage & en expérience, étoit la premiere du monde. Nous prîmes ſeuls ſept étendards & cinq drapeaux, & dans moins d'une heure tout fut terminé.

Je reçus un coup de piſtolet dans la main droite. Mon cheval fut griévement bleſſé, & à la troiſieme charge, je fus obligé d'en changer. Le lendemain tous les Officiers obtinrent l'ordre du Mérite ; moi, je reſtai pendant un mois à l'hôpital de Schweidnitz. Plus de ſeize mille hommes y furent opérés, & un grand nombre ne put être panſé que le troiſieme jour.

Je demeurai près de trois mois ſans pouvoir faire uſage de ma main ; néanmoins je rejoignis le Corps, continuai mon ſervice &

accompagnai le Roi à l'ordinaire, lorſqu'il alloit à la découverte : il m'avoit rendu depuis quelque temps ſa confiance, & ſes bontés pour moi augmentoient tous les jours ; auſſi ma reconnoiſſance alloit-elle juſqu'à l'enthouſiaſme.

Je fis encore dans cette campagne le ſervice d'Adjudant, & perſonne ne ſeroit plus en état que moi d'en écrire les détails, puiſque j'ai été le témoin oculaire de tout ce qui s'y eſt paſſé ; j'étois l'éleve du plus grand maître dans l'art de la guerre qui ait jamais exiſté ; il me croyoit même digne d'être inſtruit par lui. Mais ce livre ſuffira à peine pour raconter ce qui me concerne perſonnellement.

Je dois faire mention d'une aventure qui m'arriva vers ce temps-là, & qui fera connoître avec quelle adreſſe le Grand Frédéric ſavoit former les jeunes gens qu'il deſtinoit à ſon ſervice, & les engager au dévouement le plus entier pour ſa perſonne.

J'aimois beaucoup la chaſſe ; &, quoiqu'elle fût ſévérement défendue, je ne laiſſois pas d'y aller. Je revins une fois chargé de faiſans ; mais quelle fut ma détreſſe,

Digitized by Google

lorſque je vis que l'armée avoit décampé, & qu'à peine je pourrois atteindre l'arriere-garde.

J'eus recours à un Officier de Huſſards, qui me prêta un cheval, & par ce moyen je rejoignis mon Corps qui faiſoit toujours l'avant-garde. J'avançai en tremblant à la tête de la diviſion que je devois mener. Le Roi avoit déja remarqué mon abſence, ou plutôt le Commandant des Gardes, qui, depuis quelque temps étoit devenu mon ennemi, la lui avoit fait obſerver.

Préciſément dans le moment où nous allions camper, le Roi vint de ces côtés-là. Il m'apperçut & me fit ſigne d'aller à lui. Il vit bientôt mon embarras, & me dit en ſouriant : « Avez-vous encore une fois été » à la chaſſe ? — Oui, Votre Majeſté, » je la ſupplie..... » Il ne me laiſſa pas achever, & ajouta : « Cette fois je vous » le pardonne à cauſe de Potzdam ; mais » prenez garde à vous, & ſongez à mieux » remplir vos devoirs. » Ainſi finit cette affaire, pour laquelle j'aurois mérité d'être caſſé. Je dois cependant rappeller à mes lecteurs que le Roi vouloit par-là me faire

Digitized by Google

entendre qu'il reconnoiſſoit que j'avois été puni trop rigoureuſement l'hiver dernier, pour une faute légere ; & que mon pardon, dans cette occaſion, étoit une indemnité de cette trop grande rigueur.

Je ne remarquai pas au reſte que le Roi m'en fît plus mauvaiſe mine. Seulement, quand j'avois l'honneur de manger à ſa table, il faiſoit quelquefois des plaiſanteries ſur les perſonnes qui aimoient par trop la chaſſe, ou qui ayant la tête trop chaude, cherchoient querelle aux autres pour la moindre bagatelle.

La campagne ſe paſſa à faire différentes manœuvres, des marches & des contre-marches; nous étions les plus fatigués, parce que les Gardes campés autour de la tente du Roi, qui eſt placée au milieu du camp, étoient toujours chargés de l'avant-garde ; il falloit nous mettre en marche deux heures plutôt que le reſte de l'armée pour gagner les devants. D'ailleurs, accompagner le Roi, lorſqu'il alloit à la découverte ; tracer quelquefois un camp ; mener les chevaux à l'abreuvoir ; faire l'inſpection dans le Quartier-Général ; être d'ordonnance auprès du

Roi : tout cela, dis-je, emportoit plusieurs heures de repos, tandis que nous n'étions que six Officiers pour exécuter tant de choses différentes. Indépendamment de cela, nous remplissions encore souvent l'office de courier, ou bien nous portions des ordres aux corps détachés de l'armée. Le Roi veilloit sur-tout à ce que les Officiers aux Gardes, qu'il destinoit à devenir de bons tacticiens, ne fussent point paresseux. Il falloit dans son école beaucoup faire, afin de beaucoup apprendre. Le travail, la vigilance & le mouvement, l'émulation, l'amour de la gloire & celui de la patrie, animoient tous ses généraux, qu'il avoit, pour ainsi dire, remplis de son génie.

C'est-là l'école où je fus instruit, & où l'on me comptoit déja parmi ceux qu'on destinoit à instruire les autres. Cependant voici les propres mots que me disoit à Vienne, dans ma quarantieme année, un Général célebre : « Mon cher Trenck, nos nou» veaux exercices vous paroîtront difficiles » à apprendre ; vous êtes déja trop vieux » pour cela ». C'est d'après ce jugement ridicule, que je fus mis en Autriche au

nombre des Invalides, & que j'y ſuis reſté juſqu'à préſent. On aura ſûrement ri à Berlin de la ſageſſe de cette déciſion.

Si je ne me trompe, ce fut le 14 Septembre que ſe donna la fameuſe bataille de Sorau. Le Roi avoit envoyé un ſi grand nombre de corps détachés, ſoit en Saxe, ſoit en Siléſie & en Bohême, qu'il ne reſtoit pas plus de vingt-ſix mille hommes à la grande armée. Le Prince Charles, qui, malgré tous les avis qu'on lui donnoit, s'obſtinoit toujours à ne juger ſon ennemi que matériellement, c'eſt-à-dire, d'après le nombre des hommes, & refuſoit d'ouvrir les yeux ſur ce qui faiſoit la véritable force des armées Pruſſiennes, avoit enfermé ce petit nombre de régimens Brandebourgeois & Poméraniens avec plus de quatre-vingt-ſix mille hommes, & vouloit en conſéquence les faire tous priſonniers.

On verra actuellement, d'après mon récit, avec quel ſecret l'attaque a été conçue & exécutée. Vers minuit, le Roi vint lui-même dans ma tente, & alla également dans celles de tous les Officiers pour les éveiller; il ordonna de ſeller les chevaux en ſilence,

de

de laiſſer les bagages en arriere, & de ſe mettre en bataille au premier ordre.

Le Lieutenant Pannevitz & moi étions deſtinés à accompagner le Monarque, & l'on attendoit avec impatience la pointe du jour.

Vis-à-vis du défilé par où le Roi devoit paſſer, & où l'affaire devoit commencer, on avoit mis huit pieces de campagne derriere un monticule. Il falloit que le Roi fût inſtruit de tous les deſſeins du Général Autrichien, car il avoit fait retirer les poſtes avancés qui étoient ſur les hauteurs, pour donner plus de ſécurité à l'ennemi, & lui laiſſer croire qu'il nous ſurprendroit pendant que nous ſerions encore livrés au ſommeil.

A peine le jour commençoit à paroître, que l'artillerie Autrichienne, qui étoit placée ſur les hauteurs, ſe mit à tirer dans notre camp, & que la cavalerie ennemie entra dans le défilé, pour venir nous attaquer.

Nous fûmes auſſi-tôt en bataille; en moins de dix minutes nous commençâmes nous-mêmes l'attaque, malgré notre petit nombre (il n'y avoit à l'armée que cinq régimens de Cavalerie), & tombâmes avec une

extrême rapidité sur l'ennemi, qui s'occupoit seulement dans ce moment, & avec lenteur à former ses escadrons devant le défilé, & qui, ne s'attendant à aucune résistance de notre part, fut encore plus surpris d'une charge aussi prompte & aussi vigoureuse. Nous repoussâmes donc les Autrichiens dans le défilé qui étoit farci de monde. Aussitôt le Roi fit démasquer les huit pieces de campagne, & elles firent une exécution terrible dans ce lieu resserré, où les ennemis entassés ne pouvoient plus reculer. Par ce seul moyen leurs espérances furent déçues, & la bataille gagnée.

Nadasti, Trenck & les troupes légeres qui devoient nous prendre par les derrieres, s'étoient arrêtés à piller notre camp; personne n'avoit pu les en empêcher, ce fut un bonheur, cette faute nous fit remporter la victoire. C'est une chose digne de remarque, que, lorsqu'on vint avertir le Roi que les Croates pilloient le camp, il répondit: « Tant mieux, ils auront quelque chose à » faire, & par conséquent ne me dérange» ront pas dans le point capital ». Nous fûmes donc complettement victorieux, mais

nous avions perdu tous nos équipages. Le Quartier-Général, qui étoit resté sans défense, avoit été entiérement pillé, & Trenck avoit eu pour sa part la tente du Roi, avec toute sa vaisselle d'argent.

J'ai inséré cette circonstance ici, parce qu'en l'année 1746, ce Trenck étant tombé au pouvoir de ses ennemis, qui lui avoient intenté un procès criminel, il fut accusé d'avoir surpris, à la bataille de Sorau, le Roi de Prusse dans son lit, & de l'avoir ensuite relâché, après s'être laissé corrompre. On fit entendre à cette occasion une coquine, native de Brunn, qui se donnoit pour fille du Maréchal de Schwerin; elle déclara qu'elle étoit couchée avec le Roi, lorsque Trenck entra dans sa tente; qu'il fit le Roi prisonnier, & qu'il la relâcha sur-le-champ.

Or, pour ce qui concerne le Roi, je suis témoin oculaire, qu'il étoit impossible qu'il fût surpris, attendu qu'il savoit qu'on devoit l'attaquer. Moi-même, je ne l'ai point quitté depuis minuit jusqu'à quatre heures du matin, temps qu'il avoit employé à parcourir tout le camp, pour faire les préparatifs nécessaires, afin de recevoir l'enne-

mi, & à cinq heures l'affaire commença. Trenck ne pouvoit donc pas trouver le Roi dans son lit, & la bataille étoit déja presque gagnée, lorsqu'il entra dans le camp, & qu'il pilla ses équipages.

Quant à ce qui regarde la demoiselle de Schwerin, cela n'a pas le sens commun.

Je parlerai plus au long dans la suite du procès criminel qui a été suscité à Trenck, & parce que mes propres aventures sont mêlées avec les siennes, & parce qu'il y a encore des gens à Vienne à qui il plaît de croire que mon cousin avoit effectivement fait prisonnier le Roi de Prusse.

Jusqu'à présent, il n'y a pas eu de Trenck qui ayent fait le métier de traîtres, & j'espere prouver, de la maniere la plus authentique, que le Trenck Autrichien a aussi fidellement servi l'Impératrice-Reine, que le Trenck Prussien, son Roi. Marie-Thérese, en me parlant, quelque temps après la mort de Trenck, des embûches qu'on lui avoit tendues, me dit : « Votre » cousin a fait une meilleure fin que ses » dénonciateurs & ses juges ne feront ».

J'approche de l'époque où vont com-

mencer tous mes malheurs. Peu de jours après la bataille de Sorau, le facteur ordinaire de la poste m'apporta une lettre. Elle étoit de mon cousin Trenck, le Colonel des Pandoures, datée d'Essek, & écrite depuis quatre mois. En voici la copie.

« Je vois par votre lettre de Berlin, du » 12 Février, que vous desireriez obtenir » de moi des chevaux Hongrois, afin de » vous en servir contre mes Hussards & » mes Pandoures. Je me suis apperçu avec » plaisir dans la derniere campagne, que le » Trenck Prussien étoit aussi un bon soldat. » Pour vous donner des preuves de mon at- » tachement, je vous ai en conséquence » renvoyé vos chevaux, que mes gens » avoient pris. Mais si vous en voulez » avoir de Hongrois, tâchez d'enlever les » miens de vive force à la campagne pro- » chaine, ou bien, venez joindre votre » cousin, qui vous recevra à bras ouverts, » vous traitera comme son fils & son ami, » & vous procurera tous les avantages que » vous pouvez souhaiter, &c. »

Je fus d'abord effrayé à la lecture de cette lettre; mais, en y réfléchissant davantage,

je finis par en rire. Le Cornette de Wagnitz, aujourd'hui Général en chef au ſervice de Heſſe-Caſſel, & le Lieutenant de Gratthauſen, qui vivent tous les deux, étoient préſens & logeoient dans la même tente que moi. Je leur donnai cette lettre à lire, nous plaiſantâmes ſur ſon contenu, & il fut auſſi-tôt réſolu que nous la montrerions à Monſieur de Jaſchinski, Commandant du Corps, à condition qu'il n'en parleroit pas. Cela s'exécuta une heure après, ainſi que nous en étions convenus. Le lecteur voudra bien ſe rappeller, comme je l'ai rapporté plus haut, qu'étant à Berlin le 12 Février de la même année, le Colonel Jaſchinski m'avoit engagé à écrire à mon couſin Trenck, l'Autrichien; que je lui avois remis cette lettre ouverte, & qu'il s'étoit chargé de la faire parvenir à ſon adreſſe; que, par cette lettre, j'avois en plaiſantant demandé des chevaux Hongrois, & que j'en avois promis un à Jaſchinski, s'il m'en arrivoit. A peine eut-il lu ma lettre avec un certain air d'étonnement, que nous commençâmes tous à rire; & comme il couroit un bruit dans l'armée que, vu la vic-

toire que nous venions de remporter, on enverroit un corps de troupes en Hongrie, Jaſchinski nous dit : « Nous irons actuel- » lement nous-mêmes prendre des chevaux » Hongrois. » La converſation en reſta-là, & je retournai tranquillement à ma tente. Je dois actuellement faire à ce ſujet les obſervations ſuivantes.

1°. Je n'avois point obſervé la date de ma lettre, qui étoit, comme je l'ai déja dit, de quatre mois, ce que mon Colonel au contraire ne manqua pas de faire.

2°. Il eſt vraiſemblable que c'étoit un piege que Jaſchinscki me tendoit. Le renvoi de mes chevaux dans la campagne précédente avoit fait du bruit. Peut-être auſſi avoit-il ordre du Roi de me ſurveiller. Peut-être ne m'avoit-il engagé à écrire, que pour me compromettre par une réponſe fauſſe & ſuppoſée ; car c'eſt une choſe certaine, que mon couſin a ſoutenu juſqu'à ſa mort, qu'il n'avoit jamais reçu de lettre de moi, & que par conſéquent il n'y avoit pas répondu. Je crois donc encore que c'étoit une lettre ſuppoſée.

Jaſchinscki étoit dans ce temps-là un

des favoris du Roi, ſon eſpion dans l'armée, & pour tout dire, un fort méchant homme, car, plutôt que de n'avoir rien à rapporter, il imaginoit ſouvent les calomnies les plus atroces : ce qui obligea le Roi à le caſſer quelques années après l'événement dont je parle, & à le chaſſer du pays.

Il étoit alors l'amant de la belle Madame de Broſſart, femme du Réſident de Saxe ; & c'eſt ſans doute par ſon canal que la fauſſe lettre de mon couſin, qui m'étoit adreſſée, avoit été remiſe à une poſte Saxonne ou Autrichienne. Il avoit d'ailleurs journellement l'occaſion d'inſpirer au Roi des ſoupçons ſur mon compte, & de conduire cette trame odieuſe, ſans que je puſſe m'en douter : j'ajouterai encore à cela qu'il me devoit quatre cens ducats. Cet argent devint ſa proie, lorſque je fus arrêté & mené en priſon ; il s'empara également de la plus grande partie de mon équipage.

Nous avions eu une querelle enſemble, dans la premiere campagne, à l'occaſion d'un de mes laquais, auquel il avoit donné des coups de bâton. Nous étions même ſur le point de nous battre au piſtolet, quand le

le Colonel Winterfeld ſurvint, & nous engagea à faire la paix. J'ai toutefois lieu de croire que Jaſchinski ne me le pardonna pas, & que dès ce jour il réſolut ma perte.

Dieu ſait ce qu'il imagina pour exciter contre moi la méfiance du Roi ; toujours eſt-il certain que, vu l'amour de la juſtice dont le Roi faiſoit profeſſion, il eſt incroyable que ce Monarque ait pu me traiter comme il a fait, ſans avoir jamais voulu m'entendre, ni conſentir que je fuſſe jugé par un conſeil de guerre. C'eſt un myſtere qui a toujours été impénétrable pour moi, & dont le Roi ſeul étoit inſtruit. Il ſavoit au reſte que j'étois innocent ; mais j'avois trop ſouffert, le traitement qu'il m'avoit infligé étoit trop horrible, pour que je puſſe eſpérer de rentrer en grace auprès de lui.

Dans une affaire de cette nature, qui va actuellement être connue de toute l'Europe, & qui l'eſt déja depuis long-tems dans mon pays, le foible doit toujours avoir tort. J'ai ſervi malheureuſement d'exemple, pour notre ſiecle, de cette triſte vérité.

Je fus donc enfermé comme un crimi-

nel dans la citadelle de Glatz ; je n'étois cependant pas dans un cachot, mais dans la chambre de l'Officier de garde ; je pouvois me promener ſur les remparts, & on m'avoit laiſſé mes gens pour me ſervir.

L'argent ne me manquoit pas ; il n'y avoit dans la citadelle de Glatz qu'un détachement d'un régiment de garniſon, dont tous les Officiers étoient de pauvres diables; j'eus bientôt des amis & beaucoup de liberté, de maniere que tous les jours il y avoit table ouverte chez le riche priſonnier.

On n'aura point de peine à comprendre combien devoit ſouffrir un homme auſſi ardent que moi, en ſe voyant arrêter tout court au milieu de la plus brillante carriere.

J'écrivis au Roi, & demandai à être jugé par un conſeil de geurre, me ſoumettant d'avance à toutes les punitions qu'on voudroit m'infliger, ſi j'étois trouvé coupable. Un ton auſſi décidé de la part d'un jeune homme ne lui plut pas, & je n'obtins point de réponſe, ce qui me mit au déſeſpoir, & m'engagea à uſer de tous les moyens poſſibles pour obtenir ma délivrance. Le pre-

Digitized by Google

mier que j'employai, fut d'établir, à l'aide d'un Officier, une correſpondance sûre avec la bonne amie que j'avois à Berlin. Celle-ci me répondit auſſi-tôt qu'elle étoit fort éloignée de croire que j'euſſe jamais eu la moindre envie de trahir ma patrie, & qu'elle ſavoit très-bien que j'étois incapable ſur ce point d'aucune diſſimulation. Elle blâmoit la précipitation & les ſoupçons injuſtes du Roi, me promettoit un prompt ſecours, & m'envoyoit mille ducats.

Si j'avois eu dans ces circonſtances critiques un ami ſage & éclairé, qui eût calmé mon ardeur trop impatiente, rien n'auroit été plus facile, que d'obtenir ma grace du Monarque, en lui prouvant mon innocence, & de faire même punir mes ennemis.

Mais les Officiers qui compoſoient alors la garniſon de Glatz, étoient bien loin de me donner des conſeils auſſi modérés; ils faiſoient au contraire tout ce qu'ils pouvoient pour m'aigrir davantage. Ils croyoient que l'argent que je répandois ſi généreuſement parmi eux venoit de Hongrie, & m'étoit fourni par la caiſſe des Pandoures; en

conſéquence ils m'engageoient à ne pas faire dépendre ma liberté de la volonté du Roi, mais à la reprendre moi-même bon gré malgré lui.

On conçoit qu'il n'étoit pas difficile de faire goûter de pareils avis à un homme, qui juſques-là avoit toujours été heureux, & qui par conſéquent devoit ſupporter ſa premiere infortune avec beaucoup d'impatience. Je n'avois cependant pris aucun parti, parce que je ne pouvois pas encore me réſoudre à abandonner pour jamais ma patrie, & ſur-tout Berlin.

Il y avoit déja cinq mois que j'étois en priſon; la paix étoit faite, le Roi de retour dans ſa Capitale, ma place de Cornette aux Gardes donnée, lorſqu'un Lieutenant du Régiment de Fouquet, appellé Piaſcky, & le Porte Drapeau Reitz, qui montoient ſouvent la garde auprès de moi, me propoſerent de m'échapper avec eux. Ma ſituation devenoit de jour en jour plus déſagréable, & j'y donnai les mains.... Il ſe trouvoit alors à Glatz un autre priſonnier appellé Manget, qui étoit Suiſſe de naiſſance & Capitaine dans le régiment de Natzme-

risch, Huſſards. Il avoit été caſſé & condamné par le conſeil de guerre à dix ans de priſon, où il n'avoit que quatre écus par mois de penſion.

Ayant fait beaucoup de bien à cet homme, je me déterminai à le délivrer en même temps que moi. Je lui en parlai ; il accepta, tout fut arrangé. Mais, à mon grand étonnement, le coquin ne fut pas plutôt inſtruit de notre projet, qu'il alla tout déclarer, & obtint par-là ſa grace & ſa liberté.

Piaschky, qui avoit appris à temps que Reitz avoit été arrêté, ſe ſauva. Quant à moi, je déſavouai le fait en préſence même de Manget, auquel je fus confronté. J'avois ſu gagner l'Auditeur au moyen d'un préſent de cent louis ; Reitz en fut quitte pour être caſſé & pour un an de priſon. On m'enferma alors très-étroitement dans une chambre, comme ayant cherché à débaucher les Officiers du Roi ; & je fus gardé avec la plus grande exactitude.

J'interromprai un moment ici ma narration, pour rapporter une aventure relative à ce Capitaine Manget, qui m'arriva à

Warschau en 1749, c'eſt-à-dire, trois ans après celle-ci.

Je le rencontrai là par haſard dans une ſociété. Il eſt aiſé d'imaginer le compliment que je lui fis, & que j'accompagnai même de coups de bâton. Il en prit de l'humeur, & me propoſa le combat au piſtolet. M. de Heicking, Capitaine de la Garde Polonoiſe, voulut bien me ſervir de ſecond, & de mon premier coup qui partit en même tems que le ſien, je le jetai roide mort ſur la place.

C'eſt le ſeul de mes ennemis qui ait péri de mes propres mains; il l'avoit bien mérité par la lâche trahiſon dont il avoit uſé à l'égard des deux braves Officiers dont j'ai parlé, & encore plus par rapport à moi, qui avois été ſon bienfaiteur. Auſſi n'ai-je jamais pu me reprocher ſa mort.

Je reprends le fil des événemens. Ma ſituation à Glatz étoit devenue beaucoup plus fâcheuſe; les ſoupçons du Roi s'étoient fortifiés, & il étoit très-irrité de ce que j'avois voulu m'enfuir.

Me voyant abandonné à moi-même, je ne conſidérois plus ma deſtinée que ſous

l'aſpect le plus affreux, & toutes mes penſées ſe porterent uniquement à une prompte délivrance, ou à la mort.

J'avois trouvé moyen de me concilier toute la garniſon, & véritablement il étoit impoſſible de l'empêcher. On ſavoit que j'avois de l'argent ; & auprès d'un pauvre régiment de milice, dont tous les Officiers étoient mécontens, & la plupart tirés d'autres corps, pour être mis par forme de punition dans celui-ci, il n'y avoit rien que je ne puſſe entreprendre. Voici quelle fut ma premiere tentative.

J'étois logé dans une tour qui donnoit du côté de la ville, & ma fenêtre étoit élevée de quinze braſſes au-deſſus du niveau de la terre. Je ne pouvois donc pas ſortir de la citadelle ſans paſſer au travers de la ville, & il falloit d'abord que j'y euſſe un refuge. Un Officier ſe chargea de me le trouver ; il engagea un honnête blanchiſſeur à me recevoir. Je coupai alors trois énormes barreaux avec un canif auquel j'avois fait des dents ; mais ce moyen tirant la choſe trop en longueur, attendu qu'il falloit détacher huit barreaux de ma fenêtre, avant que

je puiſſe paſſer, un autre Officier me procura une lime, dont j'étois obligé de me ſervir avec prudence, pour ne pas être entendu des ſentinelles.

Dès que ma beſogne fut finie, je coupai en lanieres mon porte-manteau qui étoit de cuir; je les couſis les unes au bout des autres, j'y joignis les draps de mon lit & je deſcendis heureuſement de cette énorme hauteur.

Il pleuvoit, la nuit étoit obſcure, tout alloit bien. Mais il falloit paſſer au travers des foſſés qui étoient remplis de boue, avant que d'arriver à la ville, c'étoit à quoi je n'avois pas ſongé. J'enfonçai juſqu'aux genoux dans le marais; & après m'être long-tems débattu, & avoir fait des efforts incroyables pour en ſortir, ſentant mes forces s'affoiblir, je fus obligé d'appeller moi même la ſentinelle, & de lui dire de faire ſavoir au Commandant l'état dans lequel je me trouvois.

Mon infortune, dans cette circonſtance, étoit d'autant plus grande, que nous avions alors pour Gouverneur le Général Fouq...., l'homme du monde le plus inhumain, avec

Digitized by Google

lequel mon pere s'étoit battu en duel, & à qui le Trenck Autrichien avoit pris ſes bagages en 1744, après avoir mis à contribution le Comté de Glatz. Il étoit d'après cela ennemi juré de tout ce qui portoit mon nom, & ne perdit aucune occaſion de m'en donner des preuves, ſinguliérement dans celle-ci, où il me laiſſa juſqu'à midi dans le bourbier, afin de ſervir de jouet à la ſoldateſque.

Je n'en fus retiré que pour être renfermé de nouveau, & l'on refuſa pendant un jour entier de m'accorder de l'eau pour me laver; j'étois cependant dans un état affreux. Excédé, rempli de fange, ma ſituation étoit ſi cruelle, qu'elle auroit inſpiré de la pitié à tout autre qu'au Général Fouq... Ce ne fut que le lendemain qu'il permit à deux priſonniers de venir m'aider à me décraſſer. Ma priſon devint alors d'une rigueur inexprimable; mais j'avois eu le bonheur de conſerver quatre-vingts louis, qui me rendirent de bons ſervices par la ſuite.

Huit jours étoient à peine écoulés depuis cette fâcheuſe tentative, que le Major Doo (1) vint me voir accompagné d'un Ad-

(1) C'eſt le même Doo qui étoit Commandant

judant & de l'Officier de garde. Après avoir visité tous les coins & recoins de ma chambre, il m'adressa enfin la parole & taxa de seconde trahison les efforts que j'avois faits pour obtenir ma liberté, ajoutant que cette action augmenteroit encore sûrement le courroux du Roi. Ensuite il parla de patience. Je l'interrompis alors pour lui demander

---

de Glatz, durant la guerre de sept ans, & qui, ayant été surpris par le Général Laudon, fut fait prisonnier; ce qui entraîna la prise de Glatz. Le Roi le cassa avec infamie, & le bannit du pays. Je l'ai vu à Vienne en 1764, où je lui donnai l'aumône. Il étoit né Italien, & avoit un fort mauvais caractere; par-là, il causa le malheur de bien des gens, qui se trouvoient sous ses ordres, pendant le gouvernement du Général Fouq...., dont il étoit la créature. Ce Doo n'avoit ni naissance, ni talens, ni service, mais il étoit extrêmement flatteur, & d'une si belle figure, qu'il avoit un peu trop plu à la fille du Général Fouq..., qu'on fut pour cette raison obligé de lui faire épouser. Cette alliance devint d'abord la cause de sa fortune, puis de sa chûte, parce qu'il n'avoit pas réellement les talens nécessaires pour défendre une place assiégée. Son avarice le rendoit d'ailleurs très-aisé à corrompre.

Digitized by Google

combien de temps je devois rester en prison. Il me répondit que la détention d'un traître, qui avoit eu des correspondances avec l'ennemi, n'avoit d'autre terme limité que la volonté du Roi. Dans l'instant même je lui arrachai son épée sur laquelle j'avois depuis long-temps les yeux fixés; je m'élançai hors de la porte, & renversai la sentinelle du haut en bas des escaliers; je passai ensuite devant le corps-de-garde, où les soldats étoient sous les armes pour m'arrêter; je courus à eux l'épée à la main; je frappai de côté & d'autre pour m'ouvrir un chemin; je blessai quatre hommes, les autres eurent peur & se rompirent; je montai enfin sur le rempart & me précipitai sans hésiter dans le fossé, où je tombai sans me faire le moindre mal, tenant encore l'épée au poing. Personne n'avoit d'armes chargées; personne ne vouloit risquer de faire la même culbute afin de me poursuivre; il falloit donc prendre un détour en passant par la ville; or, avant qu'on ne pût être arrivé à la porte, j'avois déjà une demi-heure d'avance.

Cependant dans un passage étroit, une

ſentinelle vint pour s'oppoſer à ma fuite; quoiqu'elle eût la bayonnette au bout du fuſil, je l'eus bientôt déſarmée & la bleſſai au viſage. Durant cette action, une ſeconde ſentinelle voulut me prendre par derriere; je m'en apperçus & me jettai avec précipitation par deſſus les paliſſades auxquelles malheureuſement je reſtai accroché par un pied. Je reçus alors un coup de bayonnette à la levre ſupérieure, & la ſentinelle me retint par les pieds, juſqu'à ce que d'autres ſoldats fuſſent arrivés à ſon ſecours. Comme je me défendois en déſeſpéré, j'en fus extrêmement maltraité, & l'on me rapporta dans ma priſon à demi-mort. Il eſt toutefois certain, que ſi j'avois ſauté avec plus d'adreſſe les paliſſades, j'aurois eu le temps de gagner les montagnes, avant que perſonne eût pu m'atteindre. De cette façon je ſerois arrivé heureuſement en Bohême, après m'être ſauvé en plein midi de la fortereſſe de Glatz, & avoir paſſé impunément à travers de la garde, rangée bataille pour me recevoir. Armé d'une épée je ne craignois point mes ennemis ſéparément, & j'aurois dans ce

temps-là défié à la courſe les coureurs les plus célebres.

Le deſſein téméraire que j'avois formé pour mon évaſion, ne m'ayant pas réuſſi, malgré le bonheur ſingulier avec lequel j'étois arrivé juſqu'aux dernieres paliſſades, je perdis toute eſpérance. Les rigueurs de ma priſon s'accrurent. On fit entrer dans ma chambre un Bas-Officier avec deux ſoldats qu'on y enferma avec moi, & qui étoient gardés eux-mêmes par des ſentinelles placées en dehors. J'étois abymé des coups de bourade que j'avois reçus; mon pied droit étre foulé, je crachois le ſang, & mes bleſſures furent plus d'un mois avant de ſe guérir (1).

(1) C'eſt dans cette occaſion que j'ai ſeulement appris que le Roi ne m'avoit condamné qu'à un an de priſon. Ma mere avoit demandé grace pour moi, & le Roi lui avoit répondu: » Votre fils doit reſter un an en priſon, pour le punir « de ſa correſpondance criminelle ». J'ignorois malheureuſement cette réponſe; à Glatz, on diſoit que j'étois enfermé pour la vie. Je n'avois par conſéquent plus que trois ſemaines à attendre pour obtenir avec honneur ma liberté,

Me voilà donc encore une fois en prison, où je ne tardai pas à former de nouveaux projets d'évasion. Je commençai par faire connoissance avec ceux qui me gardoient ; j'avois de l'argent : or, avec ce moyen, & la pitié que je savois leur inspirer, il n'y a rien d'impossible auprès des malheureux soldats Prussiens. J'eus donc bientôt engagé trente-deux hommes à exécuter au premier signe tout ce que je leur commanderois ; ils ne se connoissoient pas les uns les autres, à l'exception de deux ou trois, partant ils ne pouvoient pas être trahis tous à la fois. J'avois choisi pour mettre à leur tête le Bas-Officier Nicolaï. La garnison de la citadelle ne consistoit qu'en cent vingt

lorsque j'entrepris ce coup désespéré. Que pouvoit penser le Roi de ma conduite ? Ne l'avois-je pas en quelque sorte forcé d'employer la rigueur avec moi ? Quel homme sage auroit pu m'excuser d'avoir manqué de patience pendant un si court espace de temps ? Mais ma cruelle destinée tournoit tout contre moi ; les vraisemblances s'accumuloient tellement à mon désavantage, qu'à la fin je devois être regardé comme un traître malgré toute la pureté de mes intentions.

Digitized by Google

hommes détachés d'un régiment de garnison, dont le reste étoit éparpillé dans le Comté de Glatz, & en quatre Officiers qui les commandoient ; trois étoient du complot. Tout étoit prêt, & mes camarades armés d'épées & de pistolets étoient cachés dans un four qui se trouvoit dans ma prison. Notre dessein étoit de rendre la liberté à tous les prisonniers, & de nous retirer tambour battant en Bohême.

Par malheur un déserteur Autrichien, à qui Nicolaï s'étoit ouvert, alla déclarer notre complot ; le Gouverneur envoya aussitôt son Adjudant à la citadelle avec ordre à l'Officier de garde d'arrêter sur le champ le Bas-Officier Nicolaï, & de veiller à ce qui se passoit dans les casemates. Mais celui-ci étoit lui-même de garde, & le Lieutenant, qui étoit mon ami, instruit de tout, l'avertit que nous étions trahis. Nicolaï connoissoit seul tous les conjurés, plusieurs étoient ce jour-là de garde. Dans un instant il prend son parti, saute dans les casemates & s'écrie : *Camarades, aux armes ! nous sommes trahis.* Tous le suivent au corps de-garde, où ils s'emparent des

armes ; il ne reſte à l'Officier que huit hommes. Les conjurés chargent à balle, menacent de faire feu ſi on leur réſiſte, viennent à ma priſon pour me délivrer ; mais la porte qui étoit de fer étoit trop ſolide, & le tems trop court pour pouvoir être briſée. Nicolaï me crie de les aider ; c'eſt inutilement. Alors voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour moi, ce brave homme à la tête de dix-neuf autres marche droit à la porte de la citadelle, où il n'y avoit que ſix ſoldats & un Bas-Officier. Il les contraint à le ſuivre, & arrive ainſi heureuſement à Braunaw en Bohême ; car avant que la nouvelle de cette affaire fût parvenue juſqu'à la ville, & qu'on pût le pourſuivre, il avoit déjà fait la moitié du chemin.

Je rencontrai deux ans après avec un plaiſir inexprimable cet homme rare à Offembourg, où il faiſoit le métier d'écrivain. Je le pris à mon ſervice, & le traitai comme un ami. Mais il mourut chez moi en Hongrie quelques mois après d'une fievre chaude ; je l'ai beaucoup pleuré, & ſon ſouvenir me ſera éternellement cher.

Alors

Alors tous les maux tomberent à la fois ſur ma tête. On vouloit me faire mon procès, comme cherchant à débaucher les Officiers & les ſoldats du Roi. On vouloit que je nommaſſe ceux qui n'avoient pas pu s'enfuir ; mais je ne fis aucune réponſe à cette dernière queſtion, & me contentai de dire avec fermeté que j'étois un priſonnier innocent, un Officier injuſtement caſſé, puiſque je l'avois été, ſans avoir été déclaré coupable par un conſeil de guerre ; qu'étant par conſéquent délié de toute eſpece d'engagement, on ne devoit pas trouver extraordinaire que je me prévaluſſe de la loi naturelle, qui donne à tout homme le droit de défendre ſon honneur outragé, & de recouvrer ſa liberté par tous les moyens imaginables ; que c'étoit-là le ſeul but que je m'étois propoſé dans les différentes entrepriſes que j'avois formées, entrepriſes dont je ne me départirois pas même pour l'avenir, & que j'étois déterminé à pourſuivre, juſqu'à ce que j'euſſe réuſſi, ou que j'y euſſe perdu la vie.

Les choſes en reſterent-là. On prit toutes les précautions dont on put s'aviſer.

Seulement on ne me mit pas aux fers, parce qu'en Pruſſe, un Gentilhomme ou un Officier ne peut pas être enchaîné, avant d'avoir déjà été remis pour un crime entre les mains du bourreau; or ce n'étoit pas le cas où je me trouvois.

On avoit retiré de ma chambre les ſoldats; mais le plus grand mal étoit que j'avois dépenſé tout mon argent, & ma bonne amie de Berlin, avec laquelle j'étois toujours en correſpondance, ſans qu'on pût l'empêcher, m'écrivit à la fin dans ces termes:

« Je pleure avec vous; votre mal eſt ſans » remede; voici ma derniere lettre, je » n'oſe plus riſquer; ſauvez-vous ſi vous » pouvez; je ferai pour vous la même dans » tous les temps, lorſqu'il me ſera poſſible » de vous être utile. Adieu, malheureux » ami, vous méritez un autre ſort! »

Cette lettre fut d'abord un coup de foudre pour moi, conſidérant enſuite qu'on n'obſervoit point les Officiers, & que ceux-ci étoient même obligés par leurs inſtructions de venir journellement & à différentes repriſes dans ma chambre, pour voir ce qui

s'y paſſoit, je ſentis un peu renaître l'eſpérance dans mon ame. Il m'arriva alors une aventure dont on trouve à peine un exemple dans les anciens romans de chevalerie.

Un nommé de Bach, Lieutenant, Danois de nation, montoit la garde tous les quatre jours, & étoit l'effroi de la garniſon, attendu que tirant parfaitement des armes, il cherchoit ſans ceſſe querelle à tous ſes camarades, & les bleſſoit preſque toujours. Il avoit déja ſervi dans deux régimens qui n'avoient pas voulu le garder par cette raiſon; & afin de le punir, on l'avoit placé dans un régiment de garniſon à Glatz. De Bach, étant un jour aſſis à côté de moi ſur mon lit, me racontoit qu'il avoit bleſſé la veille au bras un Lieutenant qui s'appelloit Schell. Je lui répondis en badinant: « Si » j'étois libre, je crois que vous auriez de » la peine à m'en faire autant, car je ne » tire pas mal des armes ». Dans l'inſtant le feu lui monte à la tête; nous faiſons une paire de fleurets que nous fendons à bas d'une vieille porte qui me ſervoit de table, & je lui tire du premier coup une botte droit ſur la poitrine. Ceci le mit au déſeſpoir, il fo-

tit. Mais quel fut mon étonnement, quand je le vis rentrer un moment après avec deux épées de soldats qu'il avoit cachées sous son habit. Il m'en donne une, puis me dit : « Prouve actuellement, grand parleur, ce » que tu sais faire ». Je voulus m'excuser, lui représenter le danger qu'il couroit, cela ne servit à rien, il vint sur moi comme un furieux, & je fus obligé de lui percer le bras droit. Il jette alors son épée par terre, me saute au cou, m'embrasse & fond en larmes. Après m'avoir regardé encore quelque tems avec des yeux où étoit peinte la plus vive émotion, il s'écria enfin : « Ami, tu es » mon maître! il faut que tu deviennes libre » par moi, & cela aussi sûrement que je » m'appelle Bach ». Nous bandâmes comme nous pûmes sa blessure; il sortit, envoya chercher secrettement un chirurgien pour se faire panser, & le soir, il étoit déja de retour auprès de moi. Il me dit alors qu'il étoit humainement impossible que je me sauvasse, à moins que l'Officier de garde ne s'ensuît avec moi. Qu'il ne demandoit pas mieux que de me sacrifier sa vie; mais que de faire quelque chose d'aussi visible-

Digitized by Google

ment contraire à ſon devoir, comme de déſerter pendant qu'il ſeroit de garde, il ne pouvoit pas s'y réſoudre ; que cependant il me donnoit ſa parole d'honneur de m'amener ſous peu de jours l'homme qu'il me falloit, & de favoriſer d'ailleurs ma fuite de tout ſon pouvoir. Le même ſoir il vint encore me retrouver, & amena avec lui le Lieutenant Schell. Son premier mot en me le préſentant fut : « Voilà votre homme ». Schell m'embraſſa, me donna ſa parole, & l'affaire fut ainſi conclue.

Nous commençâmes donc à délibérer ſur les moyens qu'il faudroit employer pour parvenir à nos fins. Schell arrivoit ſeulement à Glatz ; il étoit auparavant en garniſon à Habelsverth, il devoit monter ſa premiere garde à la citadelle dans deux jours ; tout fut ſuſpendu juſques-là. Cependant ne recevant plus rien de ma bonne amie, ainſi que je l'ai dit plus haut, & ma bourſe ne conſiſtant qu'en ſix piſtoles ou environ, il fut réſolu que Bach iroit à Schweidnitz, pour m'apporter quelqu'argent d'un ami ſûr que j'y avois.

Je dois avertir ici mes lecteurs que dans

ce temps-là j'étois d'intelligence avec tous les Officiers. Le ſeul Capitaine de Roeder étoit exact & rigide, & chicanoit ſur tout ce qu'il pouvoit. Le Major de Quaadt, parent de ma mere, avoit un excellent cœur, & deſiroit ardemment de me voir échapper, ſachant bien qu'il ne me reſtoit point d'autre reſſource. Les quatre Lieutenans qui me gardoient ſucceſſivement, s'appelloient Bach, Schroeder, Lunitz & Schell. Le premier étoit l'auteur du projet, & fit tous les préparatifs pour l'exécution; Schell ſe ſauva avec moi étant de garde; Schroeder & Lunitz nous ſuivirent trois jours après. On ne doit pas être ſurpris de voir les Officiers des régimens de garniſon ſe réſoudre auſſi facilement à quitter leurs drapeaux. Quelques-uns à la vérité ſont de très-bons ſujets, mais les autres ſont ou rongés de dettes, ou des querelleurs, ou des gens abſolument incapables. Or, quant à ces derniers, c'eſt par punition qu'on les y met, & on regarde ces ſortes de régimens comme le rebut de l'armée. Mécontent de leur état, vu que leurs appointemens ſont beaucoup plus foibles; mépriſés du militaire,

de pareils hommes ſont toujours prêts à tout entreprendre, pourvu qu'ils y trouvent leur intérêt. Aucun d'eux ne peut d'ailleurs obtenir ſon congé, & ils ſont dans la plus exceſſive miſere. Pluſieurs enfin eſpéroient par mon ſecours rendre leur fortune meilleure. Avec de l'argent, rien n'étoit donc plus facile que de trouver des amis dans un endroit où chacun ne demandoit pas mieux que de ſe tirer d'eſclavage.

Schell avoit des talens ſupérieurs. Il poſſédoit à fond ſix langues, & avoit cultivé avec ſuccès un grand nombre de ſciences. Il avoit ſervi dans le régiment de Fouq... ; ſon Colonel, qui étoit un Poméranien, l'avoit chicané, & le Général Fouq..., qui n'aimoit pas les Officiers inſtruits, l'avoit relégué dans un régiment de garniſon. Il demanda deux fois ſon congé ; mais le Roi le fit mettre en priſon. D'après cela il réſolut de déſerter & de ſe venger, après toutefois m'avoir remis en liberté, pour faire nargue à Fouq... Je reprends le fil des événemens, afin de ne pas faire attendre davantage le récit d'une des ſcenes les plus remarquables de ma vie.

Digitized by Google

Nous avions arrêté que nous préparerions tout à la premiere garde de Schell, & qu'à la ſuivante nous mettrions nos projets à exécution. Il montoit la garde tous les quatre jours, ainſi c'étoit le huitieme que nous devions prendre la fuite.

dans cet intervalle le Gouverneur ayant été averti de la familiarité qui régnoit entre les Officiers & moi, il en conçut quelque ombrage, envoya ordre de ne plus ouvrir ma porte, & de me donner mes alimens par une petite fenêtre qu'il y avoit fait pratiquer à cette fin. Le Major étoit chargé de la clef de la priſon, & il étoit défendu ſous peine de caſſe de manger avec moi. Toutes ces précautions devinrent inutiles, parce que les Officiers avoient une double clef, au moyen de laquelle ils entroient quand ils vouloient la nuit & le jour.

A côté de ma priſon ſe trouvoit celle du Capitaine Damnitz. Cet homme avoit déſerté du ſervice Pruſſien avec l'argent de ſa compagnie ; arrivé en Autriche, il en obtint une dans le régiment de ſon couſin, & s'étant laiſſé engager par lui à ſervir d'eſpion durant la campagne de 1744, il fut arrêté

arrêté au milieu des Etats Prussiens, reconnu & condamné à être pendu. Mais des Volontaires Suédois, qui étoient alors à l'armée, s'étant intéressés pour lui, sa sentence fut commuée en une prison perpétuelle avec la note d'infamie ; ce méchant garnement, qui deux ans après obtint par protection, non-seulement sa liberté, mais même la place de Lieutenant-Colonel dans le regiment de son cousin, étoit alors l'espion secret du Major auprès des prisonniers, & il avoit remarqué que, malgré la défense expresse, les Officiers passoient la plus grande partie de leur tems avec moi.

Le 24 Décembre arriva ; Schell monta sa premiere garde. Il vint sur le champ me trouver, resta long-tems dans ma prison, & tous nos arrangemens devoient être pris pour nous enfuir à sa garde prochaine.

Le Lieutenant Schroeder dînant ce jour-là chez le Commandant, entendit dire à l'Adjudant qu'il avoit ordre de relever Schell & de l'arrêter.

Schroeder, qui connoissoit nos projets, ne douta pas que nous n'eussions été trahis, (quoique dans le fond on ne sût que ce que

Damnitz avoit rapporté ; c'eſt-à-dire, que Schell étoit dans ma chambre.) Schroeder plein d'effroi, courut donc au plus vîte à la citadelle, & dit à Schell : « Sauve-toi, « tout eſt découvert, tu ſeras arrêté dans « l'inſtant. »

Schell auroit pu très-aiſément pourvoir à ſa sûreté en fuyant ſeul ; car Schroeder lui avoit propoſé des chevaux avec leſquels il offroit lui-même de l'accompagner en Bohême. Mais quelle fut dans une circonſtance auſſi périlleuſe, la conduite de ce brave homme ! on va le voir.

Il entre tout d'un coup dans ma priſon, tire de deſſous ſon habit un ſabre de Caporal, & me dit : « Ami, nous ſommes trahis. » Suis-moi, ne me laiſſe ſeulement pas » tomber vivant entre les mains de mes » ennemis. » Je veux lui parler, il ne m'en donne pas le tems, & me prenant par la main, il ajoute : « Crois-moi, il n'y a pas » une minute à perdre. » Auſſi-tôt je paſſe mon habit, mets mes bottes, & n'ai pas même le tems de prendre le peu d'argent qui me reſtoit. Nous ſortons ; Schell dit à la ſentinelle : « Je mene le priſonnier dans

« le poële des Officiers, reſte-là. » Nous y entrâmes en effet ; mais l'inſtant d'après, nous ſortîmes par la porte oppoſée. Le deſſein de Schell étoit de paſſer avec moi ſous l'arſenal qui n'étoit pas éloigné, de gagner le chemin couvert, de ſauter par-deſſus les paliſſades, enſuite de nous ſauver comme nous pourrions.

A peine avions-nous fait cent pas, que nous rencontrons le Major de Quaadt avec l'Adjudant. Schell recule, monte ſur le rempart qui n'étoit pas fort eſcarpé dans cet endroit & ſe précipite en bas. Je le ſuis & tombe heureuſement à quelques meurtriſſures près. Mais mon pauvre ami n'avoit pas eu le même bonheur, il s'étoit démis le pied ; auſſi-tôt il tire ſon épée, me la préſente & me prie de le tuer, puis de me ſauver : c'étoit un petit homme très-délicat. Loin de me prêter à ſa demande, je le prends à braſſe-corps, le jete de l'autre côté des paliſſades ; enſuite le chargeant ſur mon épaule, je me mets à courir avec lui, ſans trop ſavoir où j'allois.

Le ſoleil venoit de ſe coucher lorſque nous avions pris la fuite, il tomboit du ver-

glas ; perſonne ne vouloit s'expoſer, pour nous ſuivre, à faire une culbute auſſi dangereuſe que la nôtre. On faiſoit un bruit épouvantable derriere nous ; tout le monde nous connoiſſoit, mais avant qu'on fût ſorti de la citadelle & paſſé par la ville, afin de nous pourſuivre, nous avions déja fait une bonne demi-lieue.

Nous n'étions pas encore à cent pas, que nous entendîmes tirer les canons d'alarme. Ceci effrayoit beaucoup mon ami, parce qu'il ſavoit que communément il étoit impoſſible dans ce cas de s'échapper de Glatz, ſi l'on n'avoit déja gagné deux lieues de chemin. Les paſſages étoient alors fermés très-exactement, ſoit par les payſans, ſoit par des Huſſards.

Tout étoit donc en mouvement devant & derriere nous ; chacun penſoit que nous n'avions pas fait un coup auſſi déſeſpéré, ſans nous être bien munis d'armes ; perſonne ne ſavoit, qu'étant partis avec precipitation, Schell n'avoit que ſon épée, & moi un mauvais ſabre de Caporal. Il y avoit parmi les Officiers qui avoient été commandés pour aller à notre pourſuite, un Lieu-

tenant appellé Bart, mon intime ami, & le Capitaine Zerbſt, du régiment de Fouq..., qui m'avoit toujours témoigné le plus tendre intérêt. Comme ils nous rencontrerent ſur les frontieres de la Bohême, le dernier me cria : » Camarade, prends à gauche, du » côté où tu verras quelques maiſons ſeules; » c'eſt-là où ſont les frontieres de la Bo» hême ; les Huſſards ſont paſſés de l'autre » côté. » Puis il s'en alla, comme s'il ne nous avoit pas vus. Nous n'avions rien à craindre de la part des Officiers, car la fraternité qui exiſtoit alors dans tout le militaire Pruſſien étoit ſi intime, la parole d'honneur ſi ſacrée, que durant ma rigoureuſe détention à Glatz, j'avois été une fois trente-ſix heures à la chaſſe à Neurode, chez le Baron de Stillenfried. Le Lieutenant Lunitz étoit reſté à ma place dans la priſon, & le Major qui faiſoit la viſite ne l'ignoroit pas. On peut juger par-là de la confiance qu'on avoit à Glatz dans la parole du pauvre Trenck, puiſqu'on ne craignoit pas de le laiſſer ſortir de ſon cachot, pour aller à la chaſſe ſur les frontieres même de la Bohême. Mais revenons à ma fuite.

Digitized by Google

J'avois à peine porté mon ami l'eſpace de trois cens pas, que je le poſai par terre. Je regardai autour de moi, & ne vis plus, à cauſe de l'obſcurité, ni la ville ni la citadelle. Nous ne pouvions également pas être apperçus. La préſence d'eſprit ne me manqua pas un moment. J'étois réſolu à mourir ou à obtenir ma liberté. Je demandai donc à mon ami : » Où ſommes-nous ; » Schell ? Où eſt la Bohême ? De quel côté » coule la Neiſſe ? » Le cher homme ne pouvoit pas ſe remettre, il avoit pour ainſi dire perdu entiérement la tête, & déſeſpéroit que nous puſſions nous ſauver ; il me renouvella ſa priere de ne pas le laiſſer prendre vivant, & m'aſſura que les ſoins que je me donnois étoient inutiles.

Après lui avoir promis ſur tout ce qu'il y avoit de plus ſacré, que je le ſauverois d'une mort infâme, s'il m'étoit impoſſible de faire autrement, & l'avoir un peu raſſuré, il regarda autour de lui, reconnut à quelques arbres que nous n'étions pas loin de la porte de la ville, & me montra la Neiſſe. Je lui dis alors : » On nous a vu fuir du » côté de la Bohême ; la frontiere eſt infectée

» de Huſſards que nous ne pourrons jamais » éviter ; ainſi il faut prendre un autre che- » min. » En diſant cela, je le chargeai ſur mon dos, & le portai droit à la Neiſſe ; là nous entendîmes diſtinctement ſonner le tocſin dans tous les villages, & les payſans qui étoient deſtinés à former le cordon pour arrêter les déſerteurs, courir chacun à leur poſte. J'arrivai ſur ces entrefaites à la Neiſſe ; elle n'etoit qu'un peu gelée ; j'y entrai avec mon ami, & le portai auſſi long-temps que je trouvai fond ; quand il commença à me manquer, ce qui ne dura gueres que l'eſpace d'environ trois braſſes, il s'accrocha à ma queue, & s'eſt ainſi que nous paſsâmes heureuſement à l'autre bord.

On imaginera facilement combien il devoit être dur de nager le 24 Décembre, & de reſter enſuite pendant dix-huit heures en plein air. Vers ſept heures du ſoir la gelée ſuccéda au brouillard & au verglas & la lune ſe montra. Mon ami que je portois m'échauffoit à la vérité, mais je commençois à me fatiguer. Lui d'un autre côté ſouffroit tout ce qu'on peut ſouffrir, le froid, les douleurs les plus aiguës à ſon pied diſ-

Digitized by Google

loqué, & avec cela le danger de la mort qui nous environnoit de toutes parts.

Cependant dès que nous eûmes atteint l'autre rive de la Neiſſe, nous fûmes un peu plus tranquilles ; parce que perſonne ne nous cherchoit ſur le chemin de la Siléſie. Je ſuivis une demi-heure les bords de la riviere, & quand j'eus une fois dépaſſé les premiers villages, où commence le cordon deſtiné à empêcher la déſertion, que Schell connoiſſoit parfaitement, nous trouvâmes très à propos un bateau de pêcheur attaché ſur le rivage ; nous ſautâmes dedans, paſſâmes à l'autre bord, & gagnâmes en peu de temps les montagnes.

Arrivés là, nous nous aſsîmes un moment ſur la neige ; l'eſpérance renaiſſoit dans nos ames, & nous tînmes conſeil ſur ce qui nous reſtoit à faire. Je coupai un bâton pour aider quelquefois Schell à ſe traîner, lorſque j'étois trop las pour le porter, & nous continuâmes notre route.

C'eſt ainſi que ſe paſſa cette nuit, pendant laquelle nous avançâmes peu. Le jour enfin parut ; nous croyions déja être près des frontieres, qui ſont à quatre lieues de

Digitized by Google

Glatz, & tout d'un coup nous entendîmes sonner l'horloge de la ville. La fatigue, le froid, la faim nous accabloient également, & nous forçoient à prendre un parti, malgré les dangers de notre situation.

Nous nous remîmes donc en chemin; après une demi-heure de marche, nous arrivâmes auprès d'un village situé au pied de la montagne. à trois cens pas de-là nous apperçumes deux maisons seules, ce qui nous donna l'idée d'un stratagême qui enfin nous réussit.

Nous avions perdu nos chapeaux en sautant en bas des remparts; mais Schell avoit conservé l'écharpe & le hausse-col qu'il portoit en montant la garde, ce qui pouvoit lui donner quelque autorité parmi les paysans. Je me fis alors un entaillade dans le doigt; je frottai de sang mon visage, ma chemise, mon habit, pour me donner l'air d'un homme dangereusement blessé, & je mis un mouchoir autour de ma tête.

C'est dans cet état que je portai Schell jusqu'au bout du bois qui finissoit à une petite distance des maisons. Ici il m'attacha les mains derriere le dos, de maniere toute-

fois que je pouvois les dégager aiſément en cas de beſoin, & me ſuivit en marchant ſur une jambe à l'aide de ſon bâton, & en criant au ſecours. Deux vieux payſans vinrent à ſes cris ; auſſi-tôt Schell leur ordonna de courir au village dire au Maire de venir à l'inſtant avec un chariot; il ajouta : « J'ai « arrêté ce coquin, il a tué mon cheval, & « eſt cauſe que j'ai la jambe démiſe ; je l'ai « cependant bleſſé & garroté. Vîte un cha- « riot, afin qu'on puiſſe encore l'accrocher « avant qu'il n'expire ». Quant à moi, je me laiſſai traîner comme ſi j'étois moitié mort dans la chambre. Un des payſans courut au village. Une vieille femme & une jolie fille ſembloient avoir grande pitié de moi, & me donnerent du pain & du lait. Mais quel fut notre étonnement, quand le vieux payſan appella Schell par ſon nom, & lui dit qu'il ſavoit très-bien que nous étions nous-mêmes les déſerteurs, attendu que la veille au ſoir il étoit venu dans le cabaret voiſin un officier chargé de nous pourſuivre, qui avoit donné notre ſignalement, & avoit raconté toute l'hiſtoire de notre fuite. Le payſan connoiſſoit Schell, parce que ſon

fils ſervoit dans ſa compagnie, & qu'il lui avoit ſouvent parlé, lorſqu'il étoit en quartier à Habelſverth.

Je n'eus pas entendu ce diſcours, que laiſſant-là toute feinte, je courus en hâte à l'écurie; Schell retint le vieux payſan qui étoit un honnête homme, & qui lui enſeigna même le chemin que nous devions prendre pour gagner la Bohême. Nous n'étions encore qu'à une lieue & demie de Glatz, nous étant égarés dans les montagnes où nous avions erré long-temps & inutilement; la fille me ſuivit; je trouvai trois chevaux dans l'écurie, mais point de brides. Je la ſuppliai avec les plus vives inſtances de m'aider; elle fut émue, & ſur le champ me donna ce que je demandois. Je conduiſis les chevaux à la porte, j'appellai Schell; il parut avec ſon pied malade, & je le plaçai à cheval. Alors le vieux payſan ſe mit à pleurer & à demander grace pour ſes chevaux, mais heureuſement il manquoit de courage, ou peut-être de volonté pour nous arrêter; car avec une ſimple fourche à fumier, dans l'état d'épuiſement où nous étions, il auroit pu nous retenir aſſez, pour donner

le temps au village de venir à ſon ſecours.

Nous voilà donc à cheval ſans ſelle & ſans chapeau, Schell en uniforme avec une écharpe & un hauſſe-col, moi en uniforme rouge des Gardes-du-Corps; peu s'en fallut au reſte que nous ne viſſions dans ce moment-là même toutes nos eſpérances s'évanouir, car mon cheval ne vouloit point quitter l'écurie; mais en bon cavalier, je trouvai enfin moyen de le faire avancer. Schell prit les devants, & à peine avions-nous fait cent pas, que nous apperçumes déja les payſans qui ſortoient en foule du village.

Il n'y avoit point d'autre chemin que celui de Wunschelburg, & il falloit abſolument traverſer la ville pour pouvoir nous ſauver. Schell y avoit été en quartier un mois auparavant; tout le monde le connoiſſoit, & notre équipage annonçoit viſiblement des déſerteurs. Cependant nos chevaux couroient aſſez bien, & nous eûmes le bonheur de nous en tirer, quoiqu'il y eût une garniſon de quatre-vingts hommes d'infanterie & de douze Huſſards, uniquement pour arrêter les déſerteurs. Schell

ſavoit le chemin de Bummern ; nous y arrivâmes à onze heures du matin, après avoir rencontré auparavant le Capitaine Zerbst, ainſi que je l'ai rapporté plus haut.

Celui-là ſeul qui s'eſt trouvé dans de pareilles circonſtances peut imaginer, mais non pas peindre toute la joie que nous éprouvâmes. Un honnête homme qui a langui injuſtement dans un cachot, & qui par ſes propres forces, parvient à rompre ſes chaînes, qui ſait reprendre ſa liberté, malgré toute la puiſſance d'un grand Monarque, qui veut vainement s'y oppoſer, conçoit dans ce moment une ſi grande horreur pour toute eſpece de pouvoir arbitraire, que je ne comprends pas comment j'ai encore pu me réſoudre à vivre ſous un gouvernement deſpotique, où la liberté, l'honneur, le contentement & les biens dépendent de la volonté d'un maître, qui, avec les meilleures intentions, ne peut pas ſavoir tout ce qui ſe paſſe dans ſon royaume.

Arrivé à Braunaw ſur les frontieres de la Boheme, j'étois enfin en ſûreté. Mon premier ſoin fut de renvoyer au Général Fouq.... les chevaux & le ſabre de Caporal que

j'avois emporté. La lettre qu'il reçut de moi à cette occaſion lui fut tellement agréable, qu'il fit paſſer par les verges toutes les ſentinelles qui, le jour de ma fuite, étoient de garde auprès de ma chambre, ſur les remparts & dans tous les lieux où nous avions paſſé. Ainſi ſe venge la baſſeſſe de la foibleſſe, & la tyrannie de l'innocence. La veille même de notre départ il s'étoit encore vanté que je ne pourrois jamais lui échapper; cependant le contraire arriva.

Dès ce moment tous mes biens furent confiſqués. J'écrivis à la vérité au Roi pour lui rendre compte de ma conduite; je lui adminiſtrai les preuves de mon innocence, ſans y joindre un mot de reproche, & je demandai juſtice; mais je n'obtins point de réponſe.

J'avoue que je n'en fus pas ſurpris, & que les circonſtances même où ſe trouvoit le Monarque, le juſtifient aiſément à mes yeux. Un méchant homme, le Colonel Jaſchinski, m'avoit perdu dans ſon eſprit, il ne pouvoit pas lire dans mon cœur; après l'injuſtice qu'il m'avoit d'abord faite, en me condamnant ſans m'avoir entendu, il

étoit trop tard pour reculer. Je ne voulois d'ailleurs point demander grace n'étant pas coupable ; & le Roi ne pouvoit ni ne vouloit dans une affaire de cette nature avouer publiquement qu'il s'étoit laiſſé tromper. Mon entêtement en un mot refuſoit de céder au ſien ; & il m'auroit fallu une armée pour gagner mon procès.

Me voilà donc étranger en Boheme, ſans argent, ſans protecteur, âgé ſeulement de vingt ans. En 1744, j'avois été en quartier à Braunaw, & je demeurois alors chez un Tiſſerand auquel j'avois rendu quelques ſervices, tant par mes conſeils, qu'en préſervant ſa maiſon du pillage. Je me reſſouvins de lui, & j'allai le trouver. J'eus lieu d'en être ſatisfait, car il nous reçut avec les marques de la plus vive reconnoiſſance.

Toute notre fortune montoit alors à un louis que j'avois dans ma bourſe, & à quarante kriches qui étoient dans celle de mon ami Schell. Or il falloit avec cette modique ſomme faire remettre ſon pied, & pourvoir à tous nos beſoins. J'étois déterminé à ne pas aller joindre mon couſin Trenck à Vienne, de crainte de juſtifier par-là toutes les im-

Digitized by Google

putations de trahiſon qu'on m'avoit faites. J'aurois mieux aimé m'embarquer pour les Grandes Indes, que d'uſer d'une pareille reſſource. Plus ma délicateſſe étoit grande, plus ma ſituation devenoit embarraſſante. J'écrivis à Berlin à mon amie, mais je ne reçus point de réponſe, vraiſemblablement parce que je ne pus pas lui indiquer de voie ſûre pour me la faire parvenir. Ma mere étoit prévenue contre moi, & m'avoit abandonné; mes freres étoient encore mineurs, & mon ami de Schweinitz ne pouvoit rien m'envoyer, étant parti depuis peu de jours pour Koenigsberg.

Après trois ſemaines de ſéjour à Braunaw, l'entorſe de mon ami ſe trouva guérie. Nous fûmes pour cela obligés de vendre ma montre, ſon écharpe & ſon hauſſe-col; de maniere qu'il ne nous reſta plus que quatre florins.

Je réſolus alors d'aller à pied trouver ma mere en Pruſſe, afin d'obtenir d'elle quelques ſecours, & de pouvoir entrer au ſervice de Ruſſie; Schell, dont la deſtinée étoit ſi intimement liée à la mienne, ne voulut point m'abandonner.

Nous

Nous primes en conſéquence des noms ſuppoſés ; on nous expédia des paſſe-ports comme à de ſimples déſerteurs. Je m'appellai Knert, & Schell Lesch. Nous partîmes ainſi de Braunaw le 21 Janvier au ſoir ſans être vus de perſonne, & dirigeâmes notre marche ſur Bilitz en Pologne. Un ami que j'avois à Neurode nous avoit donné une paire de piſtolets de poche, un fuſil & trois ducats ; cet argent fut encore dépenſé à Braunaw. Je remarquerai par parentheſe que j'avois prêté à cet ami, dans une urgente néceſſité, cent ducats qu'il me doit encore, & que, lorſque je les lui redemandai dans cette occaſion, il ne m'en renvoya que trois, comme s'il m'avoit fait une aumône.

Quoique la relation circonſtanciée de notre voyage pourroit ſeule remplir un volume, je ne rapporterai ici que les aventures les plus ſingulieres qui nous ſont arrivées ; j'y inférerai de plus le journal de notre route que mon ami Schell avoit conſervé, & qu'il m'a remis en 1772, lorſqu'il vint me voir à Aix-la-Chapelle, après une ſéparation de trente ans.

JOURNAL

De mon voyage à pied depuis Braunaw en Bohême, par Bélitzs en Pologne, juſqu'à Merenitz, & depuis Merenitz par Thorn, juſqu'à Elbing, montant à cent ſoixante-neuf milles (1), *que nous avons faits ſans mendier ni voler.*

Le 18 Janvier 1747, de Braunaw à Nachod, trois milles. Notre bourſe conſiſtoit en trois florins quarante-cinq kriches.

Le 19 à Neuſtadt. Ici Schell troqua ſon uniforme contre un méchant habit de payſan ; & le Juif avec lequel il fit ce marché, lui rendit deux florins quinze kriches de retour. Delà nous paſſâmes juſqu'à Reichenau, en tout trois milles.

Le 20, nous allâmes à Leutomiſchel, cinq milles. J'y achetai un pain chaud ſortant du four, que je mangeai avec beaucoup de voracité ; mais peu après je manquai d'en mourir. Nous fûmes en conſéquence obligés d'y ſéjourner un jour, ce qui épuiſa preſqu'en entier notre bourſe.

(1) Le mille Allemand fait deux lieues de France.

Digitized by Google

Le 22 par Tribau à Zvittau en Moravie quatre milles.

Le 23 à Sternberg, six milles. Cette journée fatigua extrêmement le pauvre Schell, parce que son pied étoit encore foible.

Le 24 à Leivnik, quatre milles. Nous souffrîmes beaucoup à cause de la neige & de la faim qui nous pressoient. Je vendis là ma boucle de col pour quatre florins.

Le 25 à Freyberg, cinq milles. Nous trouvâmes le matin sur cette route un violon renfermé dans un étui qui avoit été perdu. Le Cabaretier où nous dînâmes nous remit deux florins à ce sujet, avec promesse de rendre le violon à celui qui le redemanderoit, attendu qu'il valloit au moins vingt florins.

Le 26 à Fridek, dans la haute Silésie, deux milles.

Le 27 à un village, quatre milles & demi, & delà le 28 à Bilitz, trois milles.

C'étoit ici la derniere place Autrichienne, sur les frontieres de la Pologne; le Capitaine Ca....., du régiment de Maréchal, qui commandoit la garnison, demanda à voir nos passe-ports. Nos noms y étoient déguisés

ſés. Nous paſſions pour de ſimples déſerteurs Pruſſiens. Mais un Tambour qui avoit déſerté de Glatz, nous connoiſſoit, & dit qui nous étions au Capitaine. Auſſi tôt celui-ci nous fit arrêter avec beaucoup de groſſiereté, & nous renvoya à pied juſqu'à Teſchen, qui eſt à quatre milles delà.

Dans cette ville, nous trouvâmes pour Commandant le Lieutenant-Colonel Baron de Schvartzer, qui étoit un parfait honnête homme. Il nous témoigna le plus vif intérêt, & blâma fort la conduite irréguliere du Capitaine Ca..... Je lui racontai franchement mes aventures ; il fit tout ce qu'il put pour me détourner de mon voyage de Pologne, & me conſeilla d'aller à Vienne ; mais inutilement. Mon bon génie m'en éloigna pour cette fois, & plût à Dieu que jamais je n'en fuſſe approché ! Combien de maux j'euſſe par-là évités ! & avec quelle facilité n'aurois-je pas échappé aux embûches que m'ont tendues les hommes puiſſans, qui ſe ſont emparés de mes biens, & qui, pour les conſerver en ſûreté, m'ont juſqu'à préſent rendu inutile à l'Etat, en m'éloignant de toute eſpece d'emploi !

Je retournai donc une ſeconde fois à Bilitz, ce qui fit encore quatre milles. Schwartzer nous donna juſques-là ſes propres chevaux & quatre ducats que je lui ai fidellement rendus dans la ſuite, & dont je conſerverai une reconnoiſſance éternelle, parce qu'ils favoriſerent mes deſſeins, & me procurerent une paire de bottes neuves dont j'avois grand beſoin.

Cependant j'étois dans une colere terrible contre le Capitaine Ca... Nous traverſâmes Bilitz ſans nous y arrêter, & allâmes droit à Biala, premiere ville de Pologne, d'où j'envoyai un cartel à Ca..... lui offrant de me battre avec lui, ſoit à l'épée, ſoit au piſtolet, mais je n'en obtins aucune réponſe.

Le premier Février nous fîmes quatre milles, & allâmes de Biala à Oswieczin, parce que j'avois réſolu d'aller demander quelques ſecours à ma ſœur, qui avoit épouſé M. de Waldow, & demeuroit à Hammer, dans le Brandebourg, entre Ladsberg ſur la Waarte & Meſeritz, place frontiere de Pologne, où elle vivoit fort à ſon aiſe dans une très-belle terre.

Digitized by Google

C'eſt pourquoi nous ſuivîmes les frontieres de la Siléſie juſqu'à Meſeritz. Le 2 à Bobreck & Elkuſch, cinq milles. Dans cette traverſée nous eûmes beaucoup à ſouffrir, tant à cauſe de la neige, que de la légéreté de nos habits, qui ne convenoient pas à un temps auſſi rude. Schell perdit encore par négligence notre bourſe, qui conſiſtoit en neuf florins; il me reſtoit toutefois dix-neuf kriches que j'avois gardées dans ma poche.

Le 3 à Crumelew, trois milles; & le 4 à Wladowicqud-Joreck, encore trois milles; puis le 5 à Ezenſtochova, où il y a un couvent magnifique. Nous allâmes coucher ici dans un cabaret, dont l'hôte, appellé Lazare, étoit un très-honnête homme; il avoit été Lieutenant au ſervice d'Autriche, y avoit éprouvé beaucoup de malheurs, & avoit finî par devenir un pauvre cabaretier en Pologne. Nous n'avions plus un ſou dans notre bourſe; nous demandâmes un morceau de pain; l'homme généreux chez qui nous étions eut pitié de nous, & nous fit auſſi-tôt mettre à ſa table. Je lui dis alors qui nous étions, & lui confiai les motifs de notre voyage;

mais à peine avions-nous achevé de souper, qu'il arriva une voiture avec trois personnes, qui avoient l'air de marchands; ils avoient des chevaux à eux, un domestique & un cocher.

Nous avions déja rencontré cette voiture à Elkusch. Un de ces Messieurs avoit demandé à Schell où nous allions, & il avoit nommé Ezenstochow; nous étions donc sans la moindre méfiance à leur égard, malgré tout le danger que nous courions. Ils passerent la nuit au cabaret, nous firent politesse, & parlerent peu. Nous allâmes coucher; mais peu de temps après notre bon hôte vint nous éveiller, & nous raconta avec surprise que ces Messieurs étoient des gens déguisés qui étoient envoyés de Prusse pour nous arrêter; qu'ils lui avoient offert d'abord cinquante, ensuite cent ducats, afin de leur permettre de nous prendre dans sa maison, de nous lier & de nous emmener en Silésie; qu'il avoit refusé avec fermeté d'acquiescer à cette proposition, quoiqu'on lui eût promis une récompense encore plus grande; qu'enfin, pour l'engager au silence, on lui avoit donné six ducats.

Digitized by Google

Nous vîmes alors clairement que c'étoit des Officiers & Bas-Officiers que le Général Fouq..... avoit envoyés pour nous rattraper. Nous cherchâmes comment on avoit pu découvrir notre route, & nous penſâmes que les lumieres qu'on avoit acquiſes à ce ſujet, ne pouvoient venir que d'un Lieutenant appellé Moline, de la garniſon de Habelaverth, qui étoit venu voir Schell en qualité d'ami, pendant notre ſéjour à Braunaw. Il étoit reſté deux jours avec nous, & nous avoit fait beaucoup de queſtions ſur le chemin que nous voulions prendre dans notre fuite : lui ſeul le ſavoit; il étoit peut-être l'eſpion de Fouq.... & a été cauſe de l'aventure qui nous eſt arrivée, qui toutefois a tourné à notre avantage.

Dans le premier inſtant où j'appris une auſſi infâme trahiſon, je voulois tout de ſuite entrer le piſtolet au poing dans la chambre de mes ennemis ; mais Lazare & Schell m'en empêcherent. Le premier me pria même, avec les plus vives inſtances, de reſter chez lui, juſqu'à ce que j'euſſe reçu de l'argent de ma mere, afin de pouvoir continuer mon voyage avec moins de danger,

danger, & plus de commodités. Mais ces instances furent inutiles; j'étois résolu d'aller lui parler moi-même, ne sachant pas quel effet produiroit ma lettre. Lazare m'assura que nous serions infailliblement attaqués sur la route: » Tant mieux, lui répon» dis-je, j'aurai par-là occasion de les en» voyer à l'autre monde, & de punir des » voleurs de grand chemin. » Ces Messieurs partirent de bon matin, & prirent le chemin de Warschau.

Nous voulions aussi partir; Lazare nous retint deux jours, pour ainsi dire, de force; il nous donna les six ducats qu'il avoit reçus des Prussiens, de cette somme nous achetâmes chacun une chemise, une seconde paire de pistolets de poche, des bas & d'autres choses urgentes, puis nous quittâmes notre hôte, après l'avoir tendrement embrassé, & lui avoir fait nos remerciemens du service important qu'il nous avoit rendu.

Le 6 Février, d'Ezenstochow à Dankow, deux milles. Nous nous attendions à être attaqués. Lazare nous avoit averti que nos ennemis n'avoient qu'un fusil dans leur voiture. J'avois aussi un fusil, un bon sabre,

& chacun de nous avoit une paire de piſtolets. Ces armes leur étoient inconnues, & furent vraiſemblablement cauſe de leur conſternation, lors du combat.

Le 7, nous prîmes le chemin de Parſemechi. A peine avions-nous fait une lieue, que nous apperçûmes ſur la route une voiture. Nous approchâmes, & reconnûmes que c'étoit celle de nos ennemis, qui ſembloit être arrêtée par les neiges, & que ces Meſſieurs entouroient. Auſſi-tôt qu'ils nous virent approcher, ils ſe mirent à crier au ſecours. Ils avoient ſans doute formé le deſſein de nous tendre ce piege. Schell n'étoit pas fort, tout le monde me ſeroit à la fois tombé ſur le corps, & nous aurions été enlevés aiſément, car on vouloit nous avoir vivans.

Nous quittâmes donc la chauſſée ; & nous éloignant d'une trentaine de pas, nous leur répondîmes que nous n'avions pas le temps de les aider. A ces mots, ils ſauterent tous dans leur voiture, en tirerent des piſtolets, & ſe mirent à courir après nous, en criant : *Halte, arrêtez, coquins* ! Nous avions pris la fuite ; mais bientôt me

retournant tout-à-coup, je tirai avec mon fusil sur celui qui étoit le plus près de moi, & le jettai roide mort sur la place. Schell fait feu avec ses pistolets, ceux qui nous poursuivoient en font autant, & de cette décharge, Schell reçoit une balle dans le cou. Je les attaque alors à mon tour, je tire mes pistolets; l'un d'eux s'enfuit; emporté par la colere, je le poursuis à la distance de trois cens pas, je l'atteins; & comme il vouloit se défendre avec son épée, je m'apperçois qu'il répand beaucoup de sang, qu'il résiste foiblement; alors je le presse, & lui porte un coup qui l'étend par terre. Dans l'instant je retourne à Schell que je trouve au pouvoir de deux autres, qui l'entraînoient vers la voiture; mais à peine se furent-ils apperçus que j'étois déjà sur leurs talons, qu'ils s'enfuirent à travers les champs; le cocher voyant de son côté l'issue du combat, saute sur son siege, & prend le galop. Schell se trouva ainsi délivré; mais il avoit un coup de feu au cou, & une blessure à la main droite, qui lui avoit fait perdre son épée, dont il m'assura qu'il avoit auparavant percé un de ses adversaires. Le

premier que j'avois tué avoit une montre d'argent, que je pris. J'allois également m'emparer de ſa bourſe, lorſque Schell m'appella, & me montra un carroſſe à ſix chevaux, qui deſcendoit de la hauteur. Pouvions-nous l'attendre, & nous expoſer à être peut-être arrêtés comme des voleurs de grand chemin; les deux hommes qui s'étoient échappés, auroient aſſurément témoigné contre nous. Le plus ſûr étoit une prompte fuite, & c'eſt le parti que nous prîmes. Je m'emparai cependant encore du fuſil & du chapeau de celui que j'avois tué le premier; avec cela nous gagnâmes les brouſſailles, & delà le bois. Nous fîmes un détour aſſez long, & le ſoir nous arrivâmes à Parſemechi.

Schell étoit rempli de ſang, je l'avois panſé de mon mieux. Dans les villages Polonois on ne trouve point de Chirurgien; il eut en conſéquence beaucoup de peine à ſe rendre au gîte. Ici nous rencontrâmes deux bas-Officiers Saxons qui faiſoient des recrues pour le régiment des Gardes à Dreſde. Ma taille & ma tournure leur plurent, & ſur le champ ils chercherent à ſe lier avec moi. Ils m'inſpiroient de la confiance: je

leur dis qui nous étions, leur racontai l'affaire que nous avions eue ce jour-là avec nos perſécuteurs, & je n'eus pas lieu de m'en repentir. Schell fut panſé ; nous demeurâmes ſept jours avec ces bons Saxons qui nous tinrent fidelle compagnie.

Dans cet intervalle, j'appris que des quatre hommes qui nous avoient attaqués, il n'en étoit retourné à Glatz de vivant qu'un ſeul avec le cocher. L'Officier qui avoit bien voulu ſe prêter à faire un auſſi vilain métier, s'appelloit Gersdorſt ; il avoit ſur lui cent cinquante ducats lorſqu'on l'emporta. Quel bonheur n'auroit-ce pas été pour nous, ſi ce malheureux carroſſe à ſix chevaux n'étoit pas venu nous empêcher de faire une capture que notre poſition rendoit des plus légitimes. La fortune dans cette occaſion ne favoriſa pas l'innocent ; &, quoiqu'attaqué en trahiſon, je fus obligé de me ſauver comme un coupable. Nous vendîmes la montre à un Juif pour quatre ducats, le chapeau pour trois florins & demi, & le fuſil pour un ducat, Schell ne pouvant pas le porter. La plus grande partie de cet argent reſta à Parſemechi ; le

Chirurgien nous fit payer cher ſes emplâtres : enfin nous partîmes.

Le 15 Février de Parſemechi par Viclum à Biala, quatre milles.

Le 16 par Jeriſchow à Mircoſen, quatre milles & demi. Le 17 à Oſterkow & Schwartzvald, trois milles.

Le 18 a Sdune, quatre milles, & le 19, deux milles juſqu'à Goblin. Ici nous nous trouvâmes ſans argent & ſans pain. Je vendis à un Juif mon habit, à la place duquel il me rendit un gros ſarrau & quatre florins ; comme nous approchions de la demeure de ma ſœur, je croyois n'en avoir plus beſoin, eſpérant que bientôt je ſerois mieux équipé. Mais Schell s'affoibliſſoit de jour en jour, ſes plaies guériſſoient lentement, & coûtoient beaucoup. Le froid y étoit auſſi très-contraire ; & comme il avoit naturellement peu de ſoin de lui, ſon corps étoit devenu le réceptacle de toutes les eſpeces de vermines qu'on peut gagner en Pologne.

Le 21 nous allâmes de Goblin à Pugnitz, trois milles & demi.

Le 22 par Storchneſt à Schmiegel, quatre milles.

Digitized by Google

Il m'arriva dans cet endroit une aventure assez singuliere. Les paysans dansoient au son d'un mauvais violon ; voulant m'égayer, je pris l'instrument, & leur jouai une contre-danse.

Mais je fus fort étonné, quand je voulus ensuite me retirer, de me voir contraint avec menace de continuer jusqu'au jour. Cet exercice me fatigua tellement, que je crus que j'allois m'évanouir. A la fin ils en vinrent aux mains ; Schell dormoit sur un banc ; ils tomberent sur sa main blessée. Aussi-tôt il se leve en fureur ; j'empoigne nos armes, frappe sur les mutins ; & pendant que tout étoit en combustion, nous échappons tous les deux sans avoir été autrement maltraités.

Le 23 Février à Rakonitz, & de-là à Karger-Holland, quatre milles & demi. Nous y vendîmes, pour ne pas mourir de faim, une chemise, Schel sa veste, le tout pour dix-huit kriches. J'avois tué la veille une gelinote que le pressant besoin nous força à manger crue ; l'ayant trouvée bonne, je tuai encore une corneille que je dévorai seul ; Schel refusa d'en goûter.

Le 24 par Bentzem à Littel, quatre milles. Nous nous arrêtâmes là un jour, pour nous informer du chemin qui menoit à Hammer dans le Brandebourg, où demeuroit ma sœur. La femme d'un soldat Prussien, native d'un village appartenant à mon beau-frere, s'y trouvoit heureusement ; je me découvris à elle ; elle nous servit de guide.

Le 26 Février à Kurschen & Falkenvalde.

Le 27 à Ost, puis à travers un bois très-fourré, jusqu'à Hammer chez ma sœur, à la porte de laquelle nous frappâmes à neuf heures du soir.

Une fille appellée Marie vint ouvrir ; elle me connoissoit, ayant été élevée à la maison. Cependant elle fut d'abord très-effrayée de se trouver avec un grand homme de mauvaise mine, mis comme un mendiant. Je la rassurai en me nommant, & lui demandai si mon beau-frere étoit à la maison. Elle me répondit que oui, mais qu'il étoit au lit malade. Alors je la priai d'aller avertir ma sœur que j'étois arrivé, & que je voulois lui parler. Elle me conduisit dans une chambre où ma sœur vint en hâte me joindre.

Digitized by Google

Elle fut d'autant plus étonnée de cette rencontre, qu'elle ne savoit pas que j'étois sorti de Glatz. Elle courut pour en prévenir son mari, & je ne la revis plus.

Après un quart d'heure, la bonne Marie arriva seule en pleurant, nous dit que son maître nous ordonnoit de sortir à l'instant de chez lui, sans quoi il se trouveroit forcé de nous faire arrêter & de nous livrer.

Que l'on juge ce que je dus ressentir dans un pareil moment! J'étois trop fier pour demander de l'argent; je sors en désespéré, de cette maison, vomissant mille imprécations contre ceux qui l'habitent. La bonne Marie court après moi, me glisse dans la main trois ducats que j'accepte; & nous voilà encore une fois rentrés dans le bois qui n'étoit qu'à cent pas du château, mourant de faim, fatigués, n'osant approcher d'aucune maison, parce que nous étions sur les terres de Brandebourg. Nous marchons toute la nuit à travers la neige & la pluie, jusqu'à ce que nous regagnons enfin à la pointe du jour la ville de Littel.

Quoique la pauvre femme qui nous avoit

fervi de guide, eût beaucoup riſqué, je ne pus lui donner que deux ducats pour ſes peines. Mais je lui en promis davantage à mon retour; en effet je l'ai fait venir à Vienne en 1751; où j'en ai eu grand ſoin. Elle mourut auprès de moi en Hongrie quelques ſemaines avant ma détention à Magdebourg.

Je dois déclarer d'avance que ma ſœur n'étoit pour rien dans le traitement infâme que je venois d'eſſuyer. Son riche & impitoyable mari en étoit ſeul l'auteur. Dans la ſuite, devenue veuve, cette tendre ſœur ne m'a donné que trop de preuves de ſon amour fraternel, puiſqu'il lui a coûté une partie de ſa fortune, le repos & la vie.

On verra dans la ſeconde partie de ce livre l'horrible trahiſon dont uſa à ſon égard M. de Weingarten, Secrétaire de l'ambaſſade de Vienne à Berlin. Je n'y ſaurois penſer ſans frémir. On m'a rendu trop pauvre, pour que je puiſſe indemniſer les enfans de ma ſœur des pertes que je leur ai occaſionnées; & l'indigne ennemi qui les a privés de leur mere eſt dans le tombeau. S'il exiſtoit encore, il y a long-

tems que je l'eusse trouvé. Mais je reprends mon journal.

N'ayant pas obtenu de mon beau-frere les secours que j'avois espérés, je fus obligé de changer de plan, & de me résoudre à aller joindre ma mere qui demeuroit en Prusse, à neuf milles au-delà de Koenigsberg.

Nous passâmes le 28 à Littel, accablés de fatigue & d'épuisement.

Le premier mars, nous fîmes trois milles jusqu'à Plesse, & le 2 jusqu'à Mezeritz, un mille & demi.

Le 4 à Stubnitze, sept milles, dont trois sur une voiture que nous avions rencontrée en chemin.

Le 5 à Ragosen, trois milles. Nous n'avions pas un liard pour payer notre coucher. Le Juif qui tenoit le cabaret nous chassa de chez lui; ne sachant que devenir, mourant de faim, nous fûmes obligés de nous remettre en chemin, & de marcher toute la nuit, de maniere qu'à la pointe du jour nous nous trouvâmes égarés à deux milles de la route.

Nous entrâmes dans une maison de payſan, où une vieille femme tiroit le pain du

four ; nous n'avions point de quoi le payer. Dans ce moment je ſentis qu'il étoit réellement poſſible de commettre un meurtre pour un morceau de pain. Tourmenté de cette penſée qui me faiſoit trembler, je me hâtai de ſortir, & nous marchâmes encore deux heures juſqu'à Wongroſze, où je vendis mon fuſil pour un ducat ; nous mangeâmes alors notre ſou, étant reſtés quarante heures ſans prendre aucune nourriture, ſans dormir, & ayant fait dix milles à travers la pluie & la neige. Nous ſéjournâmes le 6 à Wongroſze, & arrivâmes le 7 à un village ſitué dans la forêt, quatre milles.

Nous tombâmes ici au milieu d'une bande de Bohémiens qui montoit à quatre cens hommes, & qui m'entraînerent malgré moi dans leur camp. La plus grande partie étoit des déſerteurs François & Pruſſiens ; ils me regardoient comme leur égal, & vouloient que je m'enrôlaſſe dans leur troupe. Après toutefois que je me fus entretenu avec leur chef, il me fit préſent d'un écu, nous donna une petite proviſion de pain & de viande, & nous laiſſa partir. Nous avions paſſé vingt-quatre heures avec eux. Le 9 nous

allâmes a Lapuſchin, trois milles & demi, & le 10 à Thorn, quatre milles.

Une nouvelle ſcene nous attendoit dans cette ville. La fortune ſembloit m'avoir deſtiné à jouer ſans ceſſe le rôle d'aventurier, en faiſant renaître à chaque inſtant des événemens toujours plus extraordinaires. Lorſque nous entrâmes à Thorn, c'étoit un jour de foire. On imaginera aiſément l'opinion qu'on devoit prendre d'un jeune homme d'une très-haute taille, miſérablement vêtu, ayant à ſon côté un grand ſabre & une paire de piſtolets à la ceinture, accompagné d'un ſecond auſſi mal mis, dont le cou & la main étoient enveloppés de linges, également armé de piſtolets, & qui, dans cet état, reſſembloit plus à un diable qu'à un homme.

Nous voulûmes entrer dans un cabaret, mais on nous refuſa la porte. Je m'informai alors où étoit le college des Jéſuites; j'y allai, & demandai à parler au Pere recteur. On me prit d'abord pour un voleur qui venoit chercher un aſyle. Après avoir longtems attendu, & beaucoup ſollicité, je parus enfin devant Sa Grandeur qui me reçut

comme un Sultan reçoit ſes eſclaves. Ma requête étoit ſûrement attendriſſante ; je lui racontai tous les événemens de ma vie, le but de mon voyage, & le ſuppliai de devenir le ſauveur de Schell qui étoit hors d'état d'aller plus loin, & dont les bleſſures ne faiſoient qu'empirer.

Je le priai de le faire traiter, & de le garder au couvent juſqu'à ce que je fuſſe allé trouver ma mere, que j'en euſſe reçu des ſecours, & que je fuſſe revenu à Thorn chercher mon camarade, & lui remettre tous les frais qu'il auroit faits pour lui.

Jamais je n'oublierai la hauteur & l'inſolence de ce Prêtre. A peine vouloit-il écouter mon humble ſupplique. Il me tutoyoit ; & pendant que je parlois, il m'interrompoit à tous momens pour me dire : » Abrege ; j'ai d'autres affaires plus preſ» ſantes que les tiennes. » Je fus enfin renvoyé ſans obtenir la moindre aſſiſtance ; & c'eſt ainſi que j'ai appris à connoître l'orgueil Jéſuitique.

Je ſortis triſte & abattu du college, pour aller dans une mauvaiſe taverne, où j'eus bien de la peine à trouver un gîte. Je

Digitized by Google

rencontrai là un Officier Recruteur Prussien qui m'attendoit, & qui tâcha par toutes sortes de moyens de m'enrôler. Il m'offroit cinq cens écus & une place de Caporal, si je savois écrire. Je me donnai pour un Livonien qui avoit déserté du service d'Autriche, & qui retournoit chez lui recueillir une succession. Après beaucoup de pourparlers, il me dit enfin confidemment qu'on n'ignoroit pas dans la ville que j'étois un voleur; que dans peu j'allois être arrêté par ordre du Magistrat; & qu'au contraire, dès que je serois devenu son recrue, je serois en sûreté.

Ce langage me parut nouveau; en un clin d'œil je redevins Trenck; je donnai à mon homme un soufflet à tour de bras, & mis aussi-tôt le sabre à la main. Mais au-lieu de se défendre, il s'élança hors de la chambre, en recommandant à l'hôte de ne pas me laisser sortir. Je savois que la ville de Thorn avoit un cartel avec le Roi de Prusse, & qu'elle lui livroit secrettement les déserteurs; je commençai alors à craindre les suites de cette affaire. Je regardai par la fenêtre, & vis bientôt deux Bas-Officiers Prussiens, en-

Digitized by Google

trer dans la maiſon. A l'inſtant je ſautai ſur mes armes, Schell en fit autant ; nous rencontrâmes les Pruſſiens à la porte de la chambre. Le piſtolet à la main, je criai : *Place*! Les ſoldats eurent peur, dégaînerent leur ſabre & reculerent ; voulant ſortir de la maiſon, je trouvai dans la rue le Lieutenant Pruſſien avec la garde de la ville. Les mêmes moyens ſervirent encore ici à me faire reſpecter. Perſonne n'oſa s'oppoſer à mon paſſage ; & quoiqu'on criât de tous côtés : *Au voleur* ! *arrête* ! j'arrivai cependant heureuſement juſqu'au couvent des Jéſuites. Mais mon pauvre ami Schell fut pris & traîné en priſon comme un malfaiteur. J'étois au déſeſpoir de ne pas pouvoir le délivrer, & j'imaginois déja qu'on alloit l'abandonner à nos ennemis. Je fus cette fois beaucoup mieux reçu dans le couvent que je ne l'avois été auparavant, attendu qu'on ne doutoit plus que je ne fuſſe un véritable voleur qui cherchoit un aſyle. J'accoſtai un Pere qui me parut fort honnête homme, je lui racontai en bref ce qui nous étoit arrivé, & je le priai de chercher à découvrir les raiſons pour leſquelles on vouloit

loit nous mettre la main ſur le collet. Il ſortit, revint une heure après, & me fit la réponſe ſuivante : « Perſonne ne vous con-
» noît ; on a fait la veille un vol conſidé-
» rable ſur la foire ; en conſéquence on
» ſaiſit tous les vagabonds. Vous êtes en-
» trés dans la ville avec l'attirail de vrais
» bandits ; le Cabaretier chez lequel vous
» êtes logé eſt un Embaucheur Pruſſien,
» qui vous a dénoncés comme gens ſuſ-
» pects. Le Lieutenant Pruſſien eſt venu
» ſur ces entrefaites porter des plaintes
» contre vous ; d'après cela on a cru de-
» voir s'aſſurer de vos perſonnes ».

Ce rapport me tranquilliſa ; notre paſſe-port de Moravie, & le journal de notre route, que j'avois dans ma poche, étoient des preuves complettes de notre innocence. Je demandai donc qu'on envoyât faire des informations dans les lieux où nous avions paſſé & couché la veille. Le Jéſuite s'en retourna avec cette réponſe, & revint bientôt après accompagné du Syndic, avec lequel je m'expliquai ſans détour. Celui-ci examina enſuite Schell dans ſa priſon ; il trouva ſes dépoſitions conformes aux miennes ; nos

papiers, dont on s'étoit emparé dans le cabaret, annonçoient d'ailleurs qui nous étions. Je passai la nuit au couvent sans pouvoir fermer l'œil, songeant sans cesse à la rigueur de ma destinée. Schell m'inquiétoit encore davantage, car il ne savoit pas ce que j'étois devenu, & s'étoit mis fortement dans la tête qu'on devoit nous mener à Berlin ; d'après quoi il avoit déja pris la résolution de se détruire en s'étranglant. A dix heures du matin finirent toutes mes incertitudes, lorsque je vis entrer l'honnête Jésuite tenant mon ami Schell par la main. Il me dit que les Juges nous avoient trouvés innocens, & que nous étions libres d'aller où il nous plaisoit ; que cependant il nous conseilloit de nous tenir sur nos gardes, à cause des Enrôleurs Prussiens qui nous épioient ; que le Lieutenant avoit espéré, en nous faisant arrêter comme des voleurs, nous obliger par-là à devenir ses recrues ; que c'étoit-là la clef de tout ce qui nous étoit arrivé. J'embrassai tendrement Schell qui avoit été fort maltraité, lorsqu'on l'avoit conduit en prison, parce qu'il avoit voulu se défendre avec sa main gauche, afin de

me ſuivre. Le peuple lui avoit jeté de la boue, & l'on diſoit hautement que c'étoit un coquin qui ſeroit inceſſamment pendu ; le pauvre homme en un mot étoit hors d'état d'aller plus loin. Le Pere Recteur nous envoya un ducat, mais il ne ſe montra pas, & le Bourg-Meſtre donna à chacun de nous un écu par forme de dédommagement de l'avanie qu'on nous avoit fait eſſuyer. Nous fûmes ainſi congédiés, après quoi nous regagnâmes notre auberge, pour reprendre notre paquet, & ſortir au plutôt de Thorn.

Chemin faiſant, je réfléchis que pour aller à Elbing, nous ſerions obligés de traverſer des villages Pruſſiens ; & ſur cela je m'informai chez un Marchand où nous pourrions trouver des cartes géographiques.

Il nous indiqua une vieille femme qui étoit ſur ſa porte, de l'autre côté de la rue, en nous diſant qu'elle en avoit beaucoup, vu que ſon fils avoit étudié. Nous nous adreſſâmes à elle ; ma demande lui plut, parce que j'ajoutai que nous étions d'infortunés voyageurs qui cherchions le chemin de la Ruſſie. Elle nous conduiſit dans ſa chambre, apporta un atlas ſur la table,

& se plaça vis-à-vis de moi pendant que je parcourois la carte, & voulois cacher un reste de manchettes déchirées qui sortoient malgré moi. Après m'avoir beaucoup considéré, elle m'adressa enfin la parole du ton le plus attendri, & me dit : « O ciel ! qui » sait ce que fait actuellement mon pauvre » fils unique ? Je vois, Monsieur, que vous » êtes aussi de bonne famille. Mon fils est » allé courir le monde ; il y a huit ans que » je n'en ai point de nouvelles ; il doit être » Cuirassier au service d'Autriche ». Je lui demandai dans quel régiment. « Dans Ho- » henem ; il vous ressemble parfaitement. « — N'est-il pas de ma taille ? — Oui, » à-peu-près. — N'a-t-il pas les cheveux » blonds ? — Oui, comme vous, Monsieur. » — Comment s'appelle-t-il ? — Vilhelme. » — O ma chere maman, m'écriai-je alors ! » Vilhelme n'est pas mort ; il vit, & » étoit mon meilleur ami pendant que j'é- » tois au régiment ». A cette nouvelle la pauvre femme ne se possede pas de joie ; elle se jette dans mes bras, m'appelle son ange tutelaire qui lui apporte de bonnes nouvelles ; elle me fait mille questions aux-

Digitized by Google

quelles je réponds aiſément, parce que ſon empreſſement lui faiſoit faire à elle-même les réponſes ſans qu'elle s'en apperçût. Je jouai donc cette fois le rôle de fourbe, contraint par une néceſſité impérieuſe qui ne me laiſſoit point d'autre reſſource.

Voici l'hiſtoire que je lui fis à ce ſujet. Je dis que j'étois auſſi ſoldat dans le régiment d'Hohenem; que j'avois un congé pour aller voir ma mere, & que je repaſſerois dans un mois, pour prendre ſes lettres, m'engageant même à lui renvoyer ſon fils, ſi elle vouloit acheter ſon congé. J'ajoutai enſuite que je lui aurois une obligation infinie, ſi elle vouloit bien, pendant ce tems, garder chez elle mon camarade, qui étoit bleſſé, & ne pouvoit pas aller plus loin; qu'auſſi-tôt que je ſerois arrivé, je lui enverrois de l'argent pour venir me joindre, ou que je viendrois moi-même le chercher, & payer toutes les dépenſes qu'elle auroit faites pour lui. La réponſe ne ſe fit pas attendre; la bonne femme accepta avec joie ma propoſition, & non contente de me rendre un auſſi grand ſervice, elle me fit encore manger chez elle, me donna une

chemiſe neuve, des bas, des proviſions pour trois jours, & ſix florins de Lunebourg. Je partis ainſi le ſoir de Thorn, ayant la conſolation de laiſſer mon cher ami Schell en de bonnes mains. Nous nous quittâmes avec beaucoup de peine, & j'allai encore ce jour-là, qui étoit le 13, juſqu'à Burglow, deux milles. On ſe figurera difficilement la triſteſſe, les regrets & toutes les ſenſations déſagréables que j'éprouvai, quand je me vis ſeul, éloigné du meilleur de mes amis. Ce moment doit ſûrement être mis au nombre des plus cruels que j'aie paſſés de ma vie, & ſon ſouvenir n'eſt pas encore effacé de mon eſprit. J'étois déja prêt à retourner ſur mes pas, pour l'aller rechercher & l'entraîner avec moi, quand enfin la raiſon l'emporta ſur le ſentiment. J'approchois du but, & l'eſpérance me ſoutint.

Le 14 j'allai juſqu'à Schwertz. Le 15 à Neuburg & Moevé; je fis dans ces deux jours treize milles. Je couchai à Moevé ſur la paille avec un grand nombre de voituriers; quand je m'éveillai, je m'apperçus qu'on m'avoit pris mes piſtolets avec le peu d'argent qui me reſtoit. Tous mes cama-

rades de lit étoient déja partis. Que faire ? L'Hôte avoit peut-être aidé lui-même à me voler ; j'avois dépensé dix-huit kriches Polonoises qu'il falloit payer. Le Cabaretier fit l'insolent, & feignit de croire que j'étois arrivé chez lui sans le sou. Je fus donc obligé de lui donner la seule chemise que j'avois de réserve, avec un mouchoir de soie dont la vieille femme de Thorn m'avoit fait présent, & de partir sans une obole dans ma poche.

Le 16 je me mis en chemin pour Marienbourg ; mais il étoit impossible que je m'y rendisse sans tomber entre les mains des Prussiens, si je ne passois la Vistulle. Malheureusement je n'avois pas de quoi payer mon passage. Consterné, ne sachant plus que devenir, j'apperçois dans un petit bateau deux hommes qui pêchoient. Je vais à eux, je tire mon sabre, & les force à me conduire à l'autre bord. Quand j'y fus arrivé, j'ôte à ces gens craintifs leurs rames, je saute hors de la nacelle, je la pousse à l'eau, & les laisse dériver comme ils peuvent. A quoi la pauvreté n'expose-t-elle pas ? Faute d'avoir eu une demi-kriche pour payer

mon paſſage, il étoit poſſible que je perdiſſe ici la vie, ou que je fuſſe obligé de commettre moi-même un aſſaſſinat.

Je trouvai à Marienbourg des Enrôleurs Saxons & Pruſſiens. N'ayant point d'argent, je fus forcé de boire & manger avec eux ; j'écoutois leurs propoſitions, je leur donnois des eſpérances, & avant le jour je partis.

Le 17 Mars juſqu'à Elbing, quatre milles. Je rencontrai dans cette ville mon ancien Gouverneur Brodowsky, qui étoit devenu Capitaine & Auditeur dans le régiment Polonois de Golziſchen. Nous nous reconnûmes à l'inſtant, & il me mena à ſon quartier. Ici ſe termina enfin la cruelle & longue route que j'avois été obligé d'entreprendre. Cet honnête homme, après m'avoir pourvu des choſes dont j'étois le plus preſſé, écrivit à ma mere d'une maniere ſi touchante, qu'elle vint au bout de huit jours me joindre à Elbing, & me procura tous les ſecours que je pouvois deſirer.

On imaginera aiſément le plaiſir que j'eus à revoir cette tendre mere qui joignoit

gnoit aux qualités du cœur celles de l'eſprit. Elle m'enſeigna une voie ſûre pour donner de mes nouvelles à mon amie de Berlin, qui peu de tems après m'envoya une lettre de change de quatre cens ducats ſur Dantzick. Ma mere y ajouta mille écus & une croix de diamans valant à-peu-près la moitié de cette ſomme. Elle reſta quatorze jours avec moi, & m'engagea malgré toute ma répugnance, d'aller chercher fortune à Vienne. Enſuite elle me quitta, & depuis je ne l'ai point revue. Elle mourut en 1754; ſon ſouvenir m'arrache encore ſouvent bien des larmes.

Après m'être équipé de nouveau, & avoir reconnu par des préſens les obligations que j'avois à mon ancien Gouverneur, je m'empreſſai à reprendre la route de Thorn.

Quel attendriſſement n'éprouvai-je pas en revoyant mon honnête Schell! La vieille femme en avoit eu le plus grand ſoin; elle tomba de ſon haut lorſque j'entrai chez elle en habit d'Officier & accompagné de deux laquais. Je récompenſai généreuſement ſes peines; je lui dis qui j'étois,

& promis à mon arrivée à Vienne de lui donner des nouvelles positives de son fils. Dans trois jours Schell fut en état de se mettre en chemin, & nous nous rendîmes dans cette capitale sans perdre de temps. En passant par Bilitz, je demandai après le Capitaine Ca... qui nous avoit si gracieusement reçus, & avoit ensuite refusé de m'en faire raison. Mais il n'y étoit plus, & je ne l'ai trouvé que quelques années après, où il m'a fait les excuses les plus humbles de ses procédés à mon égard.

J'arrivai à Vienne au mois d'Avril 1747. Après avoir payé les frais de voyages & autres choses qui m'étoient nécessaires, ainsi qu'à mon ami Schell, il me resta en bourse trois cens ducats que je partageai avec lui. Il ne s'arrêta qu'un mois à Vienne, & partit pour aller joindre en Italie le régiment de Pallavizini, dans lequel il avoit obtenu une Lieutenance.

Je trouvai ici mon cousin le Baron François de Trenck, Colonel des Pandoures, en prison à l'arsenal. Ce Trenck étoit fils de mon oncle qui avoit été Colonel & com-

mandant de Leitſchau, & qui poſſédoit des terres conſidérables dans l'Eſclavonie ; il avoit quitté le ſervice de Brandebourg, pour paſſer à celui d'Autriche, lors du ſiege de Vienne, & y étoit reſté attaché pendant l'eſpace de ſoixante ans.

L'envie ſeule avoit été cauſe du malheur de mon parent ; malgré les grands & fideles ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, il alla finir ſes jours au Spielberg.

Pour ne pas trop détourner l'attention de mes lecteurs, je ne parlerai ici de ſes aventures, qu'autant qu'elles ſeront liées aux miennes.

On faiſoit alors la reviſion du procès du Baron de Trenck. A peine fus-je arrivé à Vienne, que ſon homme d'affaire, Monſieur de Leber, me fit préſenter à l'Empereur & au Prince Charles. Tous les deux connoiſſoient les ſervices de Trenck & la méchanceté de ſes ennemis ; auſſi l'on m'accorda facilement la permiſſion de le voir dans ſa priſon, & de lui procurer les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin. Dès la ſeconde audience que j'obtins de l'Empereur, ce Prince me dit tant de bien de

mon couſin, qu'il m'intéreſſa vivement en a faveur; il m'avoua de plus que le Préſident du conſeil de guerre étoit un très-méchant homme. C'étoit le Comte de Loewenvalde, l'ennemi déclaré de Trenck. Je n'eus pas plutôt commencé à me mêler de ce procès, qu'il prit une autre face. Je fis connoître la vérité à l'Impératrice-Reine, qu'on avoit trompée, & l'innocence de Trenck parut évidemment par les pieces de la procédure, qui prouvoient qu'on en avoit agi avec lui de la maniere la plus injuſte & la plus paſſionnée; que les frais du conſeil de guerre montoient déja à vingt-ſept mille florins, & qu'on avoit fait entendre contre lui ſeize Officiers de ſon propre régiment qu'il avoit caſſés pour différentes fautes, & qui s'étoient parjurés pour le perdre.

Une choſe digne de remarque, c'eſt qu'on avoit inſéré dans la gazette de Vienne la note ſuivante : *Tous ceux qui auront quelques plaintes à faire contre Trenck, peuvent ſe préſenter, & recevront un ducat par jour auſſi long-temps que le procès durera.* Il eſt facile après cela d'imaginer la quantité in-

nombrable de témoins qui se mirent sur les rangs, & de juger quelle espece de gens c'étoit; cet article seul a coûté dix-sept mille florins.

Je me mis donc à travailler avec le Docteur Gerhauer; mais les choses étant telles, qu'il auroit fallu casser tous les Membres du conseil de guerre, aussi bien que le Conseiller de Verber qui étoit alors très-puissant, la politique s'en mêla, & on chercha un accommodement.

L'Impératrice-Reine fit insinuer à Trenck qu'elle desiroit qu'il lui demandât grace; qu'à cette condition, le procès seroit anéanti, & qu'il obtiendroit sur le champ sa liberté. Le Prince Charles qui connoissoit la Cour de Vienne, me conseilla également d'engager mon cousin à faire cette démarche. Mais rien ne put l'ébranler; comptant sur son bon droit & son innocence; il persista à demander justice, & fut par-là cause de sa ruine. Bientôt en effet j'appris que Trenck devoit être sacrifié. Il étoit riche; ses ennemis avoient déja partagé entre eux plus de quatre-vingt mille florins qui lui appartenoient, & sa fortune étoit en séquestre

entre leurs mains ; on l'avoit traité trop durement, on le connoiſſoit trop bien, pour ne pas craindre ſa vengeance, s'il parvenoit jamais à ſortir de priſon.

Vivement ému de ſa ſituation, & deſirant l'en tirer promptement, je propoſai à mon couſin de s'évader, & j'offris de lui en procurer les moyens, ce qui m'étoit très-facile, & ce qu'il accepta avec reconnoiſſance. Cependant quelques jours après, je reçus ordre de me rendre chez le Feldt-Maréchal Comte de Koenigſeck, Gouverneur de Vienne. Ce reſpectable vieillard en agit avec moi en véritable pere & en ami de l'humanité ; il me conſeilla d'abandonner Trenck, & me fit entendre aſſez clairement qu'il m'avoit trahi, en déclarant que je lui avois propoſé de s'évader ; qu'il vouloit en un mot me ſacrifier, pour donner à entendre à la Cour, qu'il étoit loin d'uſer d'une pareille reſſource, & qu'il prétendoit tout attendre de ſa juſtice.

Etonné d'une action auſſi lâche de la part d'un parent pour lequel j'aurois volontiers ſacrifié ma vie, & que je cherchois dans le moment même à délivrer, je réſolus

de l'abandonner, & fus fort heureux que le digne Feld-Maréchal de Koenigſeck ait bien voulu étouffer cette affaire.

Ayant toutefois été raconter au Prince Charles la noire ingratitude que je venois d'éprouver, il m'ordonna de retourner de nouveau auprès de mon couſin, ſans lui laiſſer entrevoir que je fuſſe inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, & de continuer à lui rendre tous les ſervices qui dépendroient de moi.

Avant que d'aller plus loin, je vais tracer ici à mes lecteurs le portrait de ce Trenck.

C'étoit un homme dont les talens étoient ſupérieurs, & l'ambition ſans borne. Son dévouement pour ſa Souveraine tenoit du fanatiſme, ſa hardieſſe de la témérité; ſon eſprit étoit ruſé, ſon cœur méchant, vindicatif, inſenſible. Son avarice enfin étoit ſi grande, qu'il étoit impoſſible qu'elle le devînt davantage, quoiqu'il n'avoit encore que trente-trois ans lorſqu'il mourut. Il ne vouloit d'ailleurs être l'obligé de perſonne au monde, & il auroit été capable de ſe défaire de ſon meilleur ami, s'il avoit

cru lui devoir quelque reconnoiſſance, ou s'il avoit pu s'emparer de ſon bien.

Or, il ſavoit que je lui avois rendu des ſervices importans; il comptoit gagner ſon procès, parce qu'il s'étoit arrangé avec les Conſeillers chargés de la réviſion, moyennant une ſomme de trente mille florins que j'avois reçue de ſon ami le Baron de Lopreſti, & que j'avois portée à ces Meſſieurs. J'étois le ſeul qui connût ſes ſecrets; il n'en falloit pas davantage à ſon mauvais cœur, pour conjurer ma perte.

A peine quatorze jours s'étoient écoulés depuis la premiere trahiſon qu'il m'avoit faite, qu'il m'arriva une nouvelle aventure.

Je ſortois un ſoir de chez Trenck pour retourner à la maiſon, portant ſous mon habit un ſac de procédures auxquelles je venois de travailler pour lui, lorſque je m'apperçus que j'étois ſuivi de très-près par deux hommes en capotte griſe. Ils me marchoient pour ainſi dire ſur les talons en tenant les propos les plus inſolens ſur le Trenck Pruſſien. Je remarquai très-bien qu'ils me cherchoient querelle; mais les croyant du nombre des Officiers mécontens

que Trenck avoit caſſés, je tâchai de les éviter, & gagnai la place des Juifs. A peine avois-je enfilés la rue qui y mene, qu'ils doublerent le pas; je me retournai, & à l'inſtant je reçus un coup d'épée ſur le côté gauche, à l'endroit où j'avois mis mon doſſier, qui, dans cette occaſion, me ſauva la vie. Les papiers furent percés de part en part, & la peau légérement égratignée. Tout de ſuite je mets l'épée à la main; ces Meſſieurs prennent la fuite. Je les pourſuis; l'un trébuche, je lui ſaute au collet; la garde arrive, il déclare qu'il eſt Officier dans le régiment de Kollovrat, montre ſon uniforme; on le relâche, & on me mene en priſon.

Le Major de la ville vint le lendemain me trouver, & me dit que j'avois de propos délibéré cherché querelle à deux Officiers, ſavoir: le Lieutenant F...g & le Lieutenant K...n. Ces Meſſieurs avoient ſans doute jugé convenable de diſſimuler qu'ils avoient voulu m'aſſaſſiner.

J'étois ſeul; n'ayant point de témoins contre deux, je devois avoir tort, & je reſtai ſix jours en priſon; mais auſſi-tôt que

je fus de retour à la maiſon, ces Meſſieurs me firent demander ſatisfaction de la ſoi-diſante inſulte que je leur avois faite. J'acceptai la propoſition; & promis dans une heure de me rendre à la porte d'Ecoſſe qui m'avoit été indiquée pour le lieu du rendez-vous. Quand on m'eut dit leur nom, je connus que c'étoit deux fameux brétailleurs qui viſitoient ſouvent Trenck à l'arſenal, & qui s'amuſoient journellement à y tirer des armes. J'allai donc trouver mon couſin pour lui demander du ſecours; je lui racontai ce qui m'étoit arrivé; &, comme ce duel pouvoit avoir les ſuites les plus ſérieuſes, je le priai de me donner cent ducats, afin d'être en état de me ſauver, ſuppoſé qu'il en reſtât un ſur le carreau.

Juſques-là j'avois dépenſé pour lui mon propre argent, & ne lui avois encore rien demandé. Mais quel fut mon étonnement, quand ce méchant homme me répondit en ricanant: « Puiſque vous avez, mon cher » couſin, cherché diſpute ſans moi, vous » pouvez auſſi vous en tirer ſans moi ». Et en ſortant, il me rappella pour me dire qu'il voudroit bien encore payer ceux qui

m'enterreroient, attendu qu'il ne doutoit pas que je ne reſtaſſe ſur la place.

Alors je courus à moitié déſeſpéré chez le Baron Lopreſti, qui heureuſement me donna cinquante ducats & une paire de piſtolets, avec leſquels je me rendis gaiement ſur le champ de bataille.

Je trouvai là une demi-douzaine d'Officiers de la garniſon. Comme j'avois peu de connoiſſance à Vienne, je n'avois pour ſecond qu'un vieux Capitaine Eſpagnol appellé Pereira, âgé de quatre-vingts ans, qui m'avoit rencontré marchant très-vîte, & qui, ayant appris où j'allois, n'avoit pas voulu me quitter.

Le Lieutenant K...n fut le premier avec lequel je me battis; je le mis dans un inſtant hors de combat, par une bleſſure aſſez profonde que je lui fis au bras. Le Lieutenant F...g ſe mit enſuite ſur les rangs, & reçut un coup d'épée dans le bas-ventre qui le porta par terre. Alors le Lieutenant M...f, ſecond du premier qui avoit été bleſſé, prit la parole d'un ton aigre, & me dit que je n'aurois pas auſſi bon marché de lui. Mais auſſi-tôt mon vieil Eſpagnol

aux autres le desir de continuer ; & mes ennemis retournerent en ville tous blessés. M...f paroissant l'être mortellement, je me retirai au Kaltenberg dans un couvent, les Jésuites & les Capucins de Vienne ayant refusé de me recevoir.

J'écrivis d'ici au Baron Lopresti qui vint me voir. Je lui racontai ce qui s'étoit passé, & par son moyen, je fus libre au bout de huit jours de me remontrer à Vienne. Le Lieutenant F...g avoit le sang gâté ; sa blessure, quoique peu dangereuse en elle-même s'étant envenimée, il m'envoya prier de passer chez lui. J'y allai ; il me fit des excuses, & me donna à entendre que je devois me méfier de mon cousin. J'appris à cette occasion que ce traître avoit promis au Lieutenant F...g une compagnie & mille ducats, s'il parvenoit à le débarrasser de moi ; il s'étoit en conséquence associé avec le Lieutenant K...n, & si je n'avois pas eu heureusement sous mon habit le dossier du procès de Trenck, j'aurois certainement été tué du premier coup qu'ils me porterent en trahison.

Je ne pouvois plus, après une pareille

perfidie, me réſoudre à voir encore mon ingrat & dangereux parent, qui, ſe croyant ſûr de gagner ſon procès ſans moi, & me ſachant inſtruit de ſes ſecrets, vouloit me faire aſſaſſiner, pour être dégagé de toute eſpece de reconnoiſſance. L'avarice, ainſi que je l'ai déjà dit, étoit ſon défaut dominant; il lui ſacrifioit tout; &, quoiqu'il ſoit mort à la fleur de ſon âge, avec une fortune qui montoit à un million & demi de florins, il ne dépenſoit cependant que trente kriches par jour.

A peine fut-on dans la ville que j'avois abandonné Trenck, que le Général Comte de Loevendale, ſon plus ardent ennemi, & Préſident du premier conſeil de guerre qui l'avoit condamné, chercha à me parler. Il me promit toute ſorte de bonheur & ſa protection, ſi je voulois lui découvrir les moyens ſecrets qui avoient été employés dans la reviſion du procès; il alla même juſqu'à m'offrir quatre mille florins, pour que je conſentiſſe à me rendre partie contre mon couſin.

Je rejetai avec hauteur une pareille propoſition, & me déterminai à aller plutôt

chercher fortune aux Grandes Indes, que de vivre dans un pays, où, sous la meilleure des Souveraines, on rendoit si peu de justice à un homme qui l'avoit toujours si fidelement servie, & dont tout le crime étoit de n'avoir pas voulu partager sa fortune avec les gens puissans qui gardoient les avenues du trône, & empêchoient la vérité d'y arriver.

Je formai donc la résolution de quitter Vienne pour jamais. Le Prince Charles me donna une lettre pour le Général Broun, qui commandoit alors l'armée auprès de Gênes; mais, préférant de passer aux Indes, je partis pour la Hollande au mois d'Août 1748. Pendant ce temps, les ennemis de mon cousin ne trouvant plus d'opposition à leurs mauvais desseins contre lui, le firent condamner à aller finir ses jours au Spielberg.

La providence ne permit toutefois pas que je suivisse mon premier projet; elle vouloit que l'Europe & non l'Asie, devint le théâtre du triste rôle qu'elle me destinoit. Je rencontrai à Nuremberg un corps de troupes Russes commandé par le Général Liewen, parent de ma mere; le Major

Digitized by Google

Butschkow, que j'avois connu Réſident de la Cour de Péterſbourg à Vienne, m'engagea à lui faire une viſite, & ſe chargea de me préſenter. Du premier abord je plûs à ce Général; & je puis dire avec vérité que depuis il m'a toujours aimé avec une affection vraiment paternelle. Il me conſeilla d'entrer au ſervice du Ruſſie, & me donna une compagnie de Dragons dans le régiment de Tobolsk; mais à condition que je ne le quitterois pas, & que je travaillerois dans ſon cabinet, ce que j'acceptai.

La paix ſe fit bientôt, & l'armée retourna en Ruſſie ſans avoir tiré un coup de fuſil. En paſſant par Cracovie, le Général Liewen me chargea de conduire par la Viſtule cent quarante malades à Dantzick, où des vaiſſeaux Ruſſes devoient venir nous prendre pour nous tranſporter à Riga.

Arrivé dans cette ville, je ne tardai pas à faire la connoiſſance d'un Officier Pruſſien, dont je tairai le nom par reſpect pour ſa famille que j'honore. Il venoit journellement me voir, & nous allions ſouvent promener à cheval dans le fauxbourg de Dantzick, quand il faiſoit beau temps.

Un

Un jour je fus fort surpris, lorsque mon laquais, qui avoit également fait connoissance avec le sien, me dit : « Monsieur, Gardez-vous bien du piege que l'on vous tend; » le Lieutenant N... veut vous attirer hors » de la ville pour vous arrêter & vous livrer aux Prussiens ». Je lui demandai de qui il tenoit cela ; il me répondit que c'étoit du laquais de l'Officier auquel j'avois plu, & qui vouloit me sauver. Quelques ducats que je donnai à cet honnête homme le déterminerent à s'ouvrir davantage, & j'appris qu'il étoit convenu entre le Résident Prussien Reimer & le Lieutenant, que celui-ci m'engageroit, sous prétexte de la promenade, à me rendre dans le fauxbourg appellé Langsuhr ; que là, il y avoit un cabaret sur territoire Prussien, où huit hommes cachés devoient m'attendre, & tomber sur moi à l'instant où je mettrois le pied dans la maison ; puis me jetter dans une voiture, & me mener à Lavenbourg dans la Pomeranie. Deux Bas-Officiers devoient m'escorter à cheval jusqu'aux frontieres, & les autres étoient destinés à me contenir & à m'empêcher de crier aussi

dre six hommes de mon détachement, afin de veiller à ma sureté. Je lui découvris en même-temps quel étoit mon projet. Il le combattit d'abord; mais voyant qu'il ne pouvoit pas m'engager à changer d'avis, il finit par me dire : « Faites comme vous » voudrez; je ne veux rien savoir de tout » cela, & n'ai point de réponse à y faire ».

Aussi-tôt j'allai joindre mes soldats; je choisis six hommes, & les menai pendant la nuit vis à-vis le cabaret Prussien, où je les cachai dans le bled avec ordre de venir à mon secours avec leurs fusils bandés au premier coup qu'ils entendroient tirer, & d'arrêter alors tous ceux qu'ils pourroient attraper, leur défendant toutefois de faire feu.

Malgré toutes ces précautions, je crus encore nécessaire, pour ne pas être surpris, de m'informer de la conduite de mes ennemis; j'appris à quatre heures du matin par des espions que j'avois mis à leurs trousses, que le Résident Prussien Reimer étoit déjà sorti de la ville avec des chevaux de poste.

De mon côté j'avois chargé à frais mes pistolets d'arçon & ceux de mon domes-

tique, j'en avois mis d'autres dans mes poches, & pris mon ſabre turc; &, pour témoigner ma reconnoiſſance au domeſtique de l'Officier, je lui avois promis de le prendre à mon ſervice. A ſix heures du matin, le Lieutenant entra gaiement dans ma chambre, ſe récria ſur la beauté du temps, & me promit en badinant une réception très-gracieuſe de la part de la belle hôteſſe du Langfuhr. Je fus bientôt prêt; nous montâmes à cheval, & ſortîmes de la ville ſuivis de nos domeſtiques. A trois cents pas du cabaret où l'on m'attendoit, mon digne ami me propoſa de marcher à pied, & de faire mener nos chevaux par nos laquais. Je dis que j'y conſentois; je deſcendis & vis les yeux du traître que j'obſervois pétiller de joie.

Monſieur le Réſident de Reimer étoit à la fenêtre du cabaret. Auſſi-tôt qu'il m'apperçut, il s'écria: « Bon jour, Monſieur le Capitaine; entrez, entrez là bas, le déjeûner vous attend ». Je ſouris d'un ton ricaneur, & lui répondis que je n'avois pas le temps; en diſant cela je continuai mon chemin. Mais mon conducteur, qui

vouloit abſolument m'obliger à entrer, me prit par le bras, & eſſaya de me faire une eſpece de violence. Alors je perdis patience, & lui appliquant un ſoufflet à tour de bras, je courus à mes chevaux, comme pour m'échapper.

A l'inſtant les Pruſſiens ſe précipiterent hors du cabaret, & fondirent ſur moi à grands cris. Je tirai ſur le premier qui ſe préſenta; mes Ruſſes parurent; & couchant en joue mes ennemis, ils ſe mirent à crier : *Stuy, Stuy Jebionnamat!* Il eſt facile de ſe former une idée de la terreur, qui, dans une pareille ſurpriſe, dut s'emparer des pauvres Pruſſiens; tous prirent la fuite. Je m'aſſurai dès le commencement du Lieutenant, & m'élançai dans la maiſon pour arrêter le Réſident; mais il s'étoit évadé par une porte de derriere, & n'avoit laiſſé que ſa perruque. Les Ruſſes de leur côté avoient fait quatre priſonniers.

J'ordonnai qu'on donnât en pleine rue à chacun d'eux cinquante coups de bâton. Un Porte-Drapeau, appellé Caſſeburg s'étant fait connoître, me dit qu'il avoit étudié avec mon frere, & demanda grace,

faille, & marchai à la tête de mes Ruſſes droit au port ; nous nous embarquâmes, & trois ou quatre jours après nous mîmes à la voile pour Riga. Le Général Liewen nous y attendoit déjà. J'allai le rejoindre, & il m'emmena avec lui dans une de ſes terres qui n'eſt qu'à quatre lieues de la ville. Je n'y reſtai pas long-temps, je partis bientôt après pour Moſcow avec Monſieur d'Oettinger, Lieutenant-Colonel du Génie, & le Lieutenant de Weiſman.

A mon arrivée dans cette Capitale, je fus parfaitement reçu du Chancelier Comte de B..., pour lequel j'avois des lettres de recommandation. Oettinger, dont j'avois gagné l'amitié, étoit ſon protégé, & je remarquai très-bien que cette circonſtance ne me nuiſoit pas dans l'eſprit du Miniſtre.

Peu de jours après je rencontrai le Comte Hamilton, avec lequel j'avois été intimement lié pendant mon ſéjour à Vienne. Il étoit alors Capitaine de Cavalerie dans le régiment de Bernes, & il avoit ſuivi depuis le Général de Bernes en Ruſſie, où celui-ci avoit été envoyé en qualité d'Ambaſſadeur. J'étois enfin connu du Comte de Bernes.

lui-même, qui étoit Ambaſſadeur à Berlin en 1743, & qui m'avoit vu à cette époque dans la plus haute faveur auprès de Frédéric. Hamilton me préſenta au Miniſtre Autrichien, & j'eus le bonheur de gagner tellement ſon amitié, qu'après quelques momens d'entretiens, il chercha à me détourner du ſervice de Ruſſie; offrit de m'envoyer à Vienne avec les recommandations les plus fortes, & voulut me donner une compagnie dans ſon régiment. Mais les malheurs de mon couſin m'avoient laiſſé des impreſſions trop profondes, pour que je puſſe me déterminer à embraſſer ce parti. Le Comte de Bernes me pria enfin à dîner avec ſon ami le Lord Hyndfordt, Ambaſſadeur d'Angleterre. Quel plaiſir n'éprouvai-je pas ce jour-là! Ce grand homme d'Etat m'avoit auſſi connu à Berlin, & étoit même à la table du Roi, lorſque ce Prince avoit dit de moi : *C'eſt un Matador de ma Jeuneſſe.* Il me fit aſſeoir à ſes côtés, & me demanda ce que j'étois venu faire en Ruſſie. Ma réponſe fut : « Chercher du pain & de » l'honneur, parce que j'ai perdu l'un & » l'autre dans ma patrie, ſans l'avoir mé-

» rité »

» rité. » Il s'enquit ſi j'avois de l'argent ; je lui dis que non ; que toute ma fortune dans ce moment conſiſtoit en trente ducats.

Sur cela il reprit la parole, & me dit : » Vous avez toutes les qualités néceſſaires » pour faire un grand chemin en Ruſſie ; » mais on mépriſe ici la pauvreté, & l'on » ne conſidere que l'éclat extérieur, ſans » égard pour les ſervices & les talens. Il » faut donc paroître riche. Je vous intro- » duirai ainſi que Bernes dans les meilleures » maiſons de la ville, & vous fournirai tout » ce dont vous aurez beſoin pour vous y » ſoutenir : une belle livrée, des chevaux » de main, des brillans aux doigts. Dans » les cercles il faudra jouer gros jeu, être » fier, parler hardiment aux Miniſtres. Au- » près des Dames, être prévenant, & cher- » cher à leur plaire. Ce ſont-là les moyens » par leſquels un étranger peut eſpérer » faire fortune dans ce pays-ci. » Cette inſtruction dura long-tems ; Bernes arriva ſur les entrefaites, & ils réſolurent enſemble de contribuer de tout leur pouvoir à mon avancement.

Je fus donc produit dans les cercles,

non comme un aventurier, mais comme l'héritier des biens considérables de la maison de Trenck en Hongrie, & comme un ancien favori du Roi de Prusse.

Je composai un poëme à l'occasion de l'anniversaire du couronnement de l'Impératrice Elizabeth. Hyndfort le lui fit parvenir, & profita de l'occasion pour me présenter à elle. J'en reçus mille témoignages de bonté; elle me recommanda elle-même à son Chancelier, & me fit présent d'une épée, dont la poigné étoit d'or, & valoit mille roubles; ce qui me donna beaucoup de relief aux yeux des courtisans, & notamment de ceux qui étoient attachés au parti de Bestuscheff.

J'entendois assez bien le dessin, & j'avois un libre accès dans la maison du Chancelier. Je ne tardai pas à être employé dans le cabinet, où je travaillois avec le Lieutenant-Colonel Oettinger, qui étoit alors le premier Architecte de Russie. Je fis le plan du nouvel hôtel que M. de B.. se proposoit de bâtir à Moscow, & obtins par-là toute la confiance de ce Ministre.

Il y avoit à peine six semaines que j'é-

fois à Moscow, qu'il m'arriva une aventure dont je vais rendre compte, étant actuellement la seule des personnes qui y jouoient un rôle, qui soit encore vivante.

Dînant un jour chez le Lord Hindfordt, je me trouvois assis auprès d'une fille charmante, d'une des meilleures maisons du pays, qui étoit promise en mariage, quoique seulement âgée de dix-sept ans, à un vieux Militaire de soixante. Ses yeux me découvrirent bientôt qu'elle m'auroit préféré à son prétendu. Les ayant entendus à demi-mot, je hasardai de lui dire ce que j'en pensois, & lui témoignai la part que je prenois à son sort. Mais quel fut mon étonement, quand elle me répondit: « O Dieu! pourriez-vous » me sauver du malheur que je redoute? A » ce prix il n'y a rien que vous ne soyez » en droit d'exiger de moi. » On conçoit facilement l'impression que dut faire sur un homme de vingt-quatre ans une déclaration aussi subite. La Demoiselle étoit d'une beauté ravissante; son ame de la plus parfaite ingénuité, & elle étoit Princesse. Mais l'ordre pour le mariage venoit d'être donné par la Cour, & il ne restoit, pour

rompre cet engagement, d'autre expédient qu'une prompte fuite, avec tous les dangers qui en étoient inséparables. Le lieu ne convenant pas à une plus longue explication, quoique nos cœurs fussent déja d'accord, je demandai un rendez-vous, qui me fut assigné pour le lendemain dans le jardin de Troitz, où je passai trois heures délicieuses avec elle, grace à sa femme de chambre, qui étoit une Georgienne, & qui, pendant ce temps-là, nous surveilloit.

Qu'elles s'écoulerent vîtes ces trois heures de plaisir! & combien de fois leur souvenir n'a-t-il pas adouci les rigueurs de ma prison à Magdebourg, quand, oubliant le présent, je pouvois assez prendre sur moi pour ne m'occuper que du passé, & retracer dans mon esprit ce bonheur si court dont j'avois joui! L'imagination alors le reproduisoit encore, & pandant quelques instans du moins, suspendoit le sentiment de mes peines.

Nous nous jurâmes un amour éternel, &, dès ce jour, j'obtins la permission d'aller passer des nuits entieres avec elle. La fidelle Georgienne étoit chargée de m'introduire,

Digitized by Google

& l'on me faiſoit entrer par une porte dérobée qui donnoit ſur le jardin.

Cependant la Cour ne devoit partir pour Pétersbourg qu'au nouvel an, & l'époque du mariage de ma nouvelle amie étoit fixé au premier Août. S'enfuir de Moſcow étoit une choſe impoſſible, à cauſe de la longueur du chemin qu'il auroit fallu faire ſur les terres de Ruſſie ; ainſi, notre malheur étant ſans remede, la raiſon & la néceſſité nous forcerent à prendre patience. Nous réſolûmes ſeulement de ſortir de Pétersbourg auſſi-tôt que nous le pourrions, & de nous réfugier dans un coin de la terre, où nous fuſſions ignorés du monde entier.

N'ayant pu par aucun moyen éloigner le jour fatal à nos amours, le mariage fut célébré avec magnificence ; mais je n'en reſtai pas moins le véritable époux de la Princeſſe, malgré toutes les formalités de l'Egliſe Grecque. Mon amie avoit ſi bien ſu s'arranger, que j'eus autant de facilité à l'aller voir depuis ſon changement d'état, que j'en avois eu, lorſqu'elle demeuroit encore chez ſa mere.

Nous vécûmes ainſi heureux & contens pendant trois mois, préparant de loin les moyens de nous évader. La Princeſſe m'avoit donné ſes bijoux & pluſieurs milliers de roubles qu'elle avoit reçus en préſent de nôce, pour acheter ce qui ſeroit néceſſaire à notre fuite, & infailliblement elle auroit eu lieu, ſi ma mauvaiſe fortune n'y avoit mis un obſtacle inſurmontable qui nous ſépara pour jamais.

Je jouois un ſoir à l'Ombre avec mon amie chez la Comteſſe de Beſtucheff. Elle ſe plaignit d'un grand mal de tête qui l'obligeoit à retourner chez elle. Avant de monter dans ſon caroſſe, elle me donna un rendez-vous au jardin de Troitz pour le lendemain, me ſerra la main avec un émotion inexprimable, & depuis je ne l'ai plus revue. Le tranſport au cerveau lui prit cette nuit même, & dura juſqu'à ſa mort qui arriva le ſixieme jour, lorſque la petite vérole voulut ſortir. Durant ſes réveries, elle avoit découvert toute notre intrigue, & m'appelloit ſans ceſſe pour la délivrer de ſon tyran. Ainſi périt à la fleur de l'âge une des plus intéreſſantes femmes que j'aie

connues de ma vie, & avec elle s'évanouirent pour quelque temps les douces chimeres de bonheur qui m'avoient d'abord séduit.

Quoique le mari de cette Dame parût ignorer ce qui venoit de se passer, & n'ait jamais cherché à s'en venger, mon intrigue ne laissa pas de faire du bruit, & m'en procura bientôt une nouvelle dont je vais aussi rendre compte.

La Comtesse de B... étoit alors la femme la plus aimable & la plus spirituelle de la Cour. Douée d'un génie vaste & hardi, elle gouvernoit sous le nom de son mari tout l'empire de Russie, dont la trop foible Elizabeth s'occupoit peu, se reposant presqu'en entier sur ses Ministres. La Comtesse étoit donc la premiere personne de l'Etat, & c'étoit à elle que les Ministres étrangers s'adressoient, quand ils avoient des affaires de conséquence à traiter. Elle étoit d'ailleurs fiere, son port majestueux, & elle passoit pour être la seule femme de la Cour qui fût fidelle à son mari. Elle l'avoit épousé sous le regne précédent, lorsqu'il n'étoit encore que Résident à Ham-

bourg, & elle veuve d'un petit Marchand de cette ville, appellé Boetger. Monsieur de B.... devenu depuis premier Ministre, Madame Boetger se trouva la premiere Dame de Russie. Elle avoit, quand je l'ai connue trente-huit ans ; ce n'étoit plus une beauté, mais elle étoit encore très-bien. Elle ne souffroit pas les Russes, protégeoit les Prussiens, & faisoit trembler tout le monde devant elle.

Sa conduite envers les Russes étoit celle qui convenoit à leurs mœurs, c'est-à-dire, qu'elle les recevoit avec hauteur, ne s'ouvroit jamais devant eux, & leur parloit plutôt en les persiflant qu'avec bonté. Quant à moi, elle me témoignoit la plus grande bienveillance ; je mangeois chez elle aussi souvent que je le voulois, & allois même prendre le café en petit comité dans son appartement avec le Lieutenant-Colonel Oettinger. Alors Madame de B... ne manquoit jamais de me parler de mon intrigue avec la Princesse N..., & me faisoit entendre qu'elle s'en étoit apperçue. Je niai cependant constamment la chose, quoiqu'elle me dit des circonstances qu'elle ne pouvoit savoir que de

mon amie elle-même. J'ignorois qu'elle avoit pris à ſon ſervice la femme de chambre de la Princeſſe, & que c'étoit par elle qu'elle avoit ſu tout ce qui s'étoit paſſé entre nous. Je ne tardai pas à m'appercevoir que ma diſcrétion avoit produit un bon effet.

Environ huit jours après la mort de la Princeſſe N..., la Comteſſe de B... me propoſa de venir l'après-dînée prendre du café dans ſa chambre tête-à-tête avec elle. Je n'y fus pas arrivé, qu'elle me dit des choſes ſi obligeantes ſur ma ſituation, y prit un ſi vif intérêt, qu'il me fut impoſſible de douter plus long-temps de la nature des ſentimens que je lui avois inſpirés. Elle me les avoua même ſans détour. La diſcrétion, la bonne foi & le ſecret furent les conditions de ce nouvel engagement. Il étoit cependant néceſſaire d'uſer de précaution pour ne pas être découverts. La Comteſſe, dans cette vue, obtint de ſon mari qu'il me feroit travailler dans ſon cabinet; de cette maniere je paſſois les journées entieres dans la maiſon, & il ne fut plus queſtion pour moi d'aller rejoindre le régiment de Dragons auquel j'étois attaché.

On ne fut pas long-temps à s'apperce-voir du crédit que j'avois acquis auprès du Miniſtre, & mon bonheur ayant déplu au Grand Frédéric, qui me faiſoit obſerver dans tous les coins de la terre, il me donna ici de nouvelles preuves de ſon reſſentiment. Lord Hyndfordt m'avoit prié de lui copier un plan de Kronſtadt d'après un autre plan gravé qui ſe vendoit publiquement à Pétersbourg. Il examinoit un jour cette copie à laquelle j'avois mis mon nom, lorſque Monſieur de Funck, Envoyé de Saxe & ſon ami, entra chez lui. Il lui montra mon plan, celui-ci le trouva bien, & lui demanda la permiſſion de le copier; Hyndfordt y conſentit. Peu de temps après, Monſieur de G..., Miniſtre du Roi de Pruſſe, étant allé voir Monſieur de Funck, le trouva prêt à rapporter ce plan dont il venoit d'achever la copie. Il demanda à le voir, Funck le lui montra; il en fit le plus grand éloge, & témoigna beaucoup de regrets de ce que le Roi ne m'avoit plus à ſon ſervice; il finit enfin par prier Funck de lui prêter le plan pour une couple de jours, afin de faire au ſien quelques cor-

Digitized by Google

rections qui y manquoient. Le Ministre de Saxe, qui étoit un très-honnête homme, & qui m'aimoit tendrement, ayant l'ame trop droite pour soupçonner dans cette demande la moindre perfidie, le lui abandonna sans difficulté. A peine G... l'eut-il en sa possession, qu'il alla trouver le Chancelier dont il connoissoit la foiblesse, & lui dit qu'il venoit lui communiquer une affaire importante; qu'il étoit rare qu'un homme qui avoit trahi son Roi pût être fidelle à un autre Prince, & que d'après cela, il étoit étonné de l'extrême confiance qu'il m'avoit accordée; que je la méritois d'autant moins, que je ne ménageois pas même l'honneur de mon protecteur, puisqu'il étoit notoire dans toute la ville que je vivois avec sa femme, avec laquelle on m'avoit vu plusieurs fois avoir des rendez-vous secrets dans le jardin du château, ce dont son Secrétaire S..., pouvoit lui attester la vérité, comme témoin oculaire. Ce discours ayant mis le Chancelier en fureur, G... tira sur le champ un rouleau de sa poche, & le lui présenta en ajoutant: « Votre Excellence » nourrit un serpent dans son sein; voilà

» la copie d'un plan tiré de ſon cabinet, » que j'ai acheté de Trenck moyennant » deux cents ducats. » Ce méchant homme ſavoit que je travaillois ordinairement avec Oettenger qui étoit chargé des réparations de toutes les fortereſſes de l'Empire. Il ajouta enſuite qu'il n'étoit pas d'ailleurs naturel que le Comte de Bernes, Ambaſſadeur d'Autriche, me protégeât d'une maniere auſſi marquée, ſi je ne lui étois pas extrêmement utile. Le Miniſtre toujours plus irrité, menaça à l'inſtant de me faire donner le knout. G... obſerva que j'avois de trop puiſſans amis, que j'obtiendrois mon pardon, & qu'alors le mal ſeroit encore plus grand. Il fut donc arrêté qu'on m'enleveroit ſecrettement, & qu'on m'enverroit en Sibérie.

A peine G... étoit-il ſorti de chez le Miniſtre, que celui-ci courut plein de rage & de fureur trouver ſa femme pour lui raconter tout ce qui venoit de ſe paſſer; & comme elle cherchoit à m'excuſer, il lui rendit également ce que G... avoit dit de nos amours.

Elle avoit trop d'eſprit pour croire que

je fusse capable de me laisser corrompre par un présent de deux cens ducats, & voyoit bien qu'il devoit y avoir une intrigue de Cour cachée la dessous ; mais, jugeant qu'il lui étoit impossible dans ce moment d'adoucir le Chancelier, qui étoit résolu de me faire arrêter, elle m'écrivit sur le champ le billet suivant.

» Mon ami, vous êtes menacé d'un » grand péril ; ne couchez pas aujourd'hui » chez vous, & demeurez en sûreté chez le » Lord Hyndfordt, jusqu'à ce que vous » ayez reçu de mes nouvelles. »

M. de S.... Secrétaire & confident de la Comtesse de B...., fut chargé de me l'apporter. Il me trouva l'après-dînée chez l'Ambassadeur d'Angleterre où je le reçus. Ma surprise fut sans égale, quand j'eus lu ce malheureux billet ; je le communiquai au Lord Hyndfordt ; &, après bien des réflexions, nous conjecturâmes qu'il falloit que mon intelligence avec la Comtesse eût été découverte. En attendant, il fut résolu que je demeurerois dans son hôtel, jusqu'à ce que la fusée fût débrouillée.

Les gens que nous avions chargés d'ob-

Digitized by Google

ſerver ce qui ſe paſſeroit chez moi pendant la nuit, nous rapporterent qu'on étoit venu me demander, & que le Lieutenant de Police avoit viſité la maiſon avec la plus grande exactitude.

A dix heures du matin, le Lord Hyndfordt alla voir le Chancelier, pour tâcher de découvrir quelque choſe. Dès le premier abord, ce Miniſtre lui fit des reproches de ce qu'il avoit accordé à un traître un aſyle dans ſa maiſon. « Qu'a-t-il donc fait, demanda Hyndfordt? Il a, répondit le Chancelier, copié hors des archives le plan de Kronſtadt, qu'il a vendu au Miniſtre de Pruſſe pour deux cents ducats. »

Hyndfordt fut fort étonné; il connoiſſoit mon cœur, ſavoit qu'il avoit à moi entre ſes mains plus de huit mille ducats, tant en argent qu'en bijoux. Il n'ignoroit pas non plus le peu de cas que j'en faiſois, & combien j'étois éloigné de me laiſſer tenter par de pareils moyens.

Il reprit donc la parole, & dit au Miniſtre : « Votre Excellence a-t-elle vu elle-même la copie en queſtion? — Oui, Monſieur de G... me l'a montrée; — Je

» voudrois bien la voir auſſi ; je connois » l'ouvrage de Trenck, & je ſerois volon- » tiers caution qu'il n'eſt pas un traître. Il » y a quelque manœuvre cachée là-deſſous. » Ayez la bonté de faire prier Monſieur de » G... de ſe rendre ici avec ſon plan de » Kronſtadt. Trenck eſt dans ma maiſon ; » je n'entends point le protéger, s'il eſt un » fripon, & dans le moment il va paroître. » Le Chancelier écrivit à Monſieur de G...., pour l'engager à venir ; mais le ruſé per- ſonnage avoit déja appris par ſes Mouches que le Lieutenant de Police ne m'avoit pas trouvé, & il ne ſe rendit point à l'invita- tion. Sur ces entrefaites j'arrivai moi-même.

Hyndfordt m'aborda alors d'un air fier, & me dit : « Trenck, êtes-vous un traître ? » Si cela eſt, vous ne méritez pas ma pro- » tection, & vous êtes ici priſonnier d'E- » tat. Avez-vous vendu à Monſieur de G... » le plan de Kronſtadt ? » On devine bien ma réponſe à cette queſtion. Hyndfordt me raconta alors ce qu'il avoit appris du Chan- celier, & je demandai qu'on fît appeler Monſieur de Funck. Dès que Hyndfordt le vit paroître, il lui dit : « Ami, qu'avez-vous

» fait du plan de Kronſtadt que Trenck » m'a copié ? Funck héſita, & répondit : » Je vais le chercher. Hyndfordt inſiſta & » dit : Sur votre parole d'honneur, eſt-il » chez vous ? — Non, Milord, je l'ai » prêté à Monſieur de G... , pour le faire » copier. »

Hyndfordt reconnut auſſi-tôt d'où partoit le coup ; il fit au Chancelier toute l'hiſtoire de ce plan qui lui appartenoit, & qu'il avoit prêté à Monſieur de Funck. Il demanda enſuite un homme de confiance, pour venir le rechercher avec lui. Le Chancelier donna le premier Secrétaire d'Etat qui ſe joignit à Monſieur de Funck & à l'Envoyé d'Hollande, qui arrivoit dans ce moment chez le Chancelier pour lui parler d'affaires, & tous les quatre enſemble s'en allerent chez Monſieur de G... En entrant dans la chambre, Funck redemanda d'abord le plan de Kronſtadt. G... le donna, & Funck le remit au Lord Hyndfordt.

Alors le Secrétaire d'Etat & Hyndfordt le prierent de leur montrer le plan de Kronſtadt que Trenck lui avoit vendu. Il ne répondit point, & parut embarraſſé.

Hyndfordt

Hyndfordt indigné, insista avec hauteur pour avoir une déclaration précise, par laquelle il justifiât Trenck, & le reconnût pour homme d'honneur ; à quoi celui-ci répondit enfin :

« J'ai ordre de mon Maître, d'empêcher Trenck de faire fortune en Russie, » & j'ai voulu dans cette occasion remplir » mon devoir ».

Hyndfordt lui tourna le dos, après l'avoir traité comme il méritoit de l'être, & revint, avec les trois autres Messieurs, rendre compte au Chancelier de ce qui s'étoit passé.

On me fit aussi-tôt appeller ; tout le monde m'embrassa, & le Ministre me promit une récompense, en me défendant, sous les peines les plus séveres, de rechercher à ce sujet l'Ambassadeur de Prusse, attendu que dans les premiers momens j'avois juré de m'en venger par tout où je le rencontrerois.

La justice éclatante que je venois d'obtenir me calma un peu ; j'allai dîner chez le Chancelier, qui fit tout ce qu'il put pour m'égayer. Sa femme en fit autant, & me demanda s'il y avoit encore beaucoup de Prussiens

qui reſſemblaſſent à Monſieur de G... Chacun me faiſoit compliment de ma victoire ; mais perſonne ne ſavoit à qui j'en avois l'obligation, quoique ma protectrice fût aſſiſe à la même table. Le jour ſuivant le Chancelier m'envoya deux mille roubles avec ordre d'aller remercier l'Impératrice, qui me faiſoit ce préſent, pour me donner un témoignage de ſa bienveillance, & m'indemniſer de l'injuſte avanie à laquelle j'avois été expoſé, & dont j'avois manqué de devenir la victime. Je m'y rendis effectivement le lendemain, & fus reçu de cette Princeſſe avec tant de bontés, qu'elles me firent oublier le déſagrément qui y avoit donné lieu. G... n'oſa plus ſe remontrer à la Cour ni à la ville, & mourut peu après mon départ de Ruſſie.

Le 4 Octobre 1749 expira dans ſa priſon au Spielberg le baron de Trenck, Colonel des Pandoures. Par ſon teſtament il m'avoit fait ſon héritier univerſel, à condition que je ne ſervirois aucune autre Puiſſance que la maiſon d'Autriche.

Le Comte de Bernes reçut en Mars 1750 une copie de ce teſtament qu'il me

communiqua. Preſſé par ſes ſollicitations, je me déterminai à l'accepter, & je partis pour Vienne.

Arrivé dans cette capitale, je ne tardai pas à me repentir d'avoir quitté la Ruſſie. Je tombai dans un labyrinthe de procès, dont il me fut impoſſible de ſortir. Trenck ne pouvoit pas me dépouiller des biens de ſon pere qui m'étoient ſubſtitués; &, voulant cependant juſqu'après ſa mort me donner des preuves de ſa haine, il avoit fait un teſtament rempli de clauſes ridicules & contradictoires, qui ſervirent de prétexte aux détenteurs de ſes biens, pour m'en dépouiller. Mais je paſſe ſous ſilence les peines inutiles que me donna cette ſucceſſion qui acheva de me ruiner, afin de raconter la mort ſinguliere de mon couſin.

Trenck, loin d'être pieux, étoit au contraire un athée; toutefois perſonne ne deſirant plus ardemment que lui d'acquérir une réputation extraordinaire, & ſa ſituation ne lui permettant pas de jouer davantage un rôle dans le monde, il réſolut de ſe détruire, & en mourant, de ſe faire paſſer pour un Saint. Il crut que cette qualité

dans un Colonel des Pandoures, ſeroit ſuffiſante pour laiſſer un long ſouvenir de lui.

Pour mettre ce projet à exécution trois jours avant ſa mort, & jouiſſant d'une parfaite ſanté, il fit prier le Commandant d'envoyer chercher à Vienne un Confeſſeur, attendu que Saint François lui avoit annoncé qu'il mourroit le jour de ſa fête à midi précis. On fit venir de Vienne le Capucin qu'il avoit déſigné, & on rit de ſa prédiction.

Le lendemain du jour où Trenck s'étoit confeſſé, il dit : « Dieu ſoit loué ! ma fin » approche ; mon Confeſſeur vient de mou» rir, & il m'eſt apparu. »

Cela ſe trouva en effet vrai, le Religieux étoit mort. Il pria alors les Officiers de la garniſon de ſe rendre chez lui ; ſe fit tonſurer & habiller en Capucin ; ſe confeſſa publiquement, & prêcha pendant une heure, en exhortant les aſſiſtans à ſonger à leur ſalut. Cela fait, il les embraſſa tous, & continua encore quelque temps à parler du peu de durée des grandeurs humaines ; après quoi il prit congé d'eux, ſe mit à genoux pour dire ſes prieres, dormit tran-

Digitized by Google

quillement, se leva, pria encore; le 4 Octobre il regarda sa montre à onze heures du matin, & répéta : » Dieu merci, ma der-» niere heure n'est pas éloignée. » Chacun plaisantoit de voir jouer une pareille comédie à un homme de sa sorte. On remarqua cependant que son visage pâlissoit du côté gauche. Il s'assit alors auprès d'une table, appuya sa tête sur sa main, se mit à prier, & resta en repos avec les yeux fermés. Midi sonna, il ne remuoit pas; on lui parla, mais il étoit mort.

A l'instant tout le pays cria au miracle. On dit que Saint François avoit enlevé au ciel le Trenck des Pandoures. Voici la vérité de ce miracle qui n'est connue que de moi. Mon cousin savoit le secret de l'*aqua toffana*, & étoit déterminé à mourir. Il avoit confié à son Confesseur toutes ses affaires, & l'avoit chargé de porter plusieurs bijoux & lettres de change, dont il vouloit faire des largesses; je sais entr'autres, qu'à cette époque, il renvoya à un grand Prince une lettre de change de deux cents mille florins que celui-ci lui devoit, & dont il ne m'est jamais revenu un sou, quoique je

fuſſe l'unique héritier de Trenck. Comme il étoit cependant important de mettre le Confeſſeur hors d'état de le trahir, il lui fit prendre avant ſon départ dans des rafraîchiſſemens la doſe de poiſon néceſſaire pour l'expédier, & il expira effectivement peu de temps après ſon retour. Trenck avoit uſé du même poiſon, & connoiſſoit au juſte l'heure de ſa mort. Il joua donc facilement ſon rôle de Saint; & ne pouvant plus être honoré ſur la terre, il voulut au moins l'être après qu'il ſeroit deſcendu dans la tombe. La ſuperſtition du peuple lui étoit un sûr garant qu'on lui attribueroit des miracles. Afin de l'exciter davantage, il ordonna qu'on lui bâtît une chapelle, & y fonda un anniverſaire perpétuel, pour lequel il laiſſa ſix mille florins aux Capucins. Ainſi mourut dans ſa trente-quatrieme année cet homme extraordinaire, à qui la nature n'avoit refuſé aucuns de ſes dons, & qui avoit long-temps fait trembler les ennemis de l'état. Il avoit vécu comme un tyran, un ennemi de ſes ſemblables, & il mourut avec une réputation de ſainteté, dont certainement il étoit peu digne.

Digitized by Google

Je reviens à mes propres aventures. Malgré tous mes soins, malgré toutes mes peines, il me fut impossible d'entrer en jouissance de la succession de mon cousin. Ceux qui avoient l'administration des biens qu'il m'avoit laissés, trouvoient trop leur compte à les garder, & étoient trop puissans pour que je pusse parvenir à les leur arracher. Sur ces entrefaites l'Impératrice-Reine m'accorda une compagnie de cavalerie dans le régiment de Cordoue, Cuirassiers. Cette légere faveur devoit servir de calmant à tant de plaies profondes qu'on m'avoit faites.

Mécontent de mon état, mécontent de mon sort, je quittai Vienne pour aller rejoindre mon Régiment qui étoit en Hongrie, me proposant d'attendre là que la fortune se lassât de me persécuter.

Quiconque a jamais été en quartier à Ketschkmet, à Teisse ou dans le mont Krapac, peut imaginer combien je devois m'y déplaire, après avoir passé la plus grande partie de ma vie à Berlin & à Pétersbourg dans la société des premiers hommes de l'Europe; aussi ne trouvai-je ici d'au-

Digitized by Google

tre délaſſement que la chaſſe, à laquelle j'allois très-ſouvent avec le comte Betoni, notre Colonel.

Au mois de mars 1754, j'appris la mort de ma mere; je demandai au conſeil de guerre un congé de ſix mois pour aller à Dantzick prendre avec mes freres & ſœur des arrangemens relatifs à mes biens de Pruſſe qui avoient été confiſqués. Je l'obtins; & partis dans le courant de mai pour cette ville, où je retombai une ſeconde fois entre les mains des Pruſſiens.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

MG 2017 200

Digitized by Google